OMAR KHAYYÂM

Quatrains

HÂFEZ

Ballades

introduction et choix de poèmes
traduits du persan par Vincent-Mansour Monteil
calligraphies de Blandine Furet
édition bilingue

Sindbad

Pierre Bernard, fondateur

Introduction

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Un mathématicien poète

Omar Khayyâm (mort en 1132) était, dès 1074, célèbre comme mathématicien en Orient. Il est, en particulier, auteur d'une algèbre (publiée et traduite en français en 1851 seulement)[1] *où il donne des solutions géométriques aux équations du second degré. Il appelle l'inconnue algébrique « la chose »* (shay') *— que les Arabes d'Espagne transcrivaient* xay *(d'où notre* x*) — traduite en italien par « la cosa »*[2] *et en latin par* res[3], *dont le sens est le même. Les chiffres « arabes », indispensables à tout calcul, sont introduits, en 773, à Bagdad, par un traité d'astronomie offert, par une ambassade indienne, au calife al-Mansûr, qui le fait traduire en arabe*[4]. *D'origine indienne, ils sont connus, au moins au* xe *siècle, des Arabes d'Afrique et d'Espagne — d'où Gerbert d'Aurillac (938-1003) les aurait rapportés en France*[5]. *En tout cas, le célèbre mathématicien*

*Leonardo da Pisa ira en Algérie, jusqu'à Bougie, chercher ces fameux chiffres arabes, qu'il donne (*zéro *compris) dans son* Liber Abbaci [6], *en 1202.*

Khayyâm est, avant tout, un géomètre. Auteur d'un traité de physique sur le poids spécifique des métaux précieux, il est aussi disciple d'Avicenne (mort en 1037, un siècle avant lui). Il a laissé deux ouvrages métaphysiques sur « l'Existence » (wujûd) *et sur « l'Être* (kawn) *et la capacité légale* (taklîf) » *— thèmes de réflexion qui se retrouveront dans ses quatrains. Bien entendu, ses écrits scientifiques sont toujours en* arabe, *alors langue internationale des savants [7]. Le « Livre de l'An-Neuf »* (Nô-Ruz Nâmé), *en persan cette fois, est une compilation désordonnée — et d'ailleurs d'attribution douteuse — sur* « l'or, les chevaux, les faucons, le vin, les beaux visages » [8].

Comment « l'un des plus grands mathématiciens du Moyen Age » [9] *a-t-il pu devenir un poète (en persan) aussi célèbre ? Son histoire n'est pas sans faire penser, de nos jours en France, au cas de Paul Valéry (1871-1945), le poète mathématicien. Dans sa jeunesse, en 1895, le futur auteur consacré par « La jeune Parque » (en 1917) envoie à son ami Gustave Fourment une curieuse lettre sur l'*Arithmetica universalis *où il écrit :* « En somme, je ne fais pas d'autres postulats généraux que ceux des mathématiques... Je me permets des *constructions*, comme on dit en géométrie. » *Et, peu avant sa mort, il dédie à son amie «Jean»*[10] *ces vers où se rejoignent les deux pentes de son esprit :*

« Là, ces débris d'algèbre aux tristes ossements
cachent la lettre tendre où j'ai mis ce que j'aime.
Et vois ici! Ci-gît la cendre d'un poème... »

Poème calciné! Louis Massignon (1883-1962) parlait, à propos de l'arabe, de « calcination littérale ». *Il est vrai que les « Quatrains » sont écrits en persan. Mais, s'il reste que ces 172 strophes font la part belle à cette langue — tels quatrains (le n. 68 par exemple) ne contiennent pas un seul mot d'arabe —, l'auteur, comme tout Iranien, puise librement dans l'arabe, que Massignon encore disait* « la langue liturgique de l'Islâm ». *C'est l'avantage de disposer — comme l'anglais avec le saxon et le normand — de deux sources de vocabulaire. Ainsi Omar Khayyâm alterne-t-il les doublets : pour le vin,* mê *(persan) avec* sharâb *(arabe); pour la vie,* zendegi *(persan) avec* 'omr *(arabe);* tcharkh *(persan) avec* falak *(arabe) — pour « la roue du ciel » : le Destin. Pourtant, les Quatre Eléments sont toujours nommés en persan (quatrain n. 34) : l'eau* (âb), *le feu* (âtesh), *l'air* (bâd) *et la terre* (khâk). *Et les jeux de mots sur* mâh *(la lune) et* mâhi *(le poisson)* [11] *sont encore aujourd'hui en vigueur. De même, la pauvreté des rimes fait inlassablement appel aux désinences verbales (30 fois), aux verbes « être »* / budan *(34 fois) et « devenir »* / shodan *(12 fois), à divers suffixes grammaticaux (35 fois), à l'inusable verbe « faire »* (kardan) *(12 fois), à la négation (10 fois). La monotonie n'est guère rompue que par les trois impératifs* bin *(vois!),*

khor *(bois!) et* ma-tars *(ne crains point! n. 24) et par 5 mots persans banals :* nehâd *(mis, placé, créé / n. 31);* gerân, « *cher* » *(n. 44);* emruz *(aujourd'hui);* hargez *(jamais);* man-o to *(toi et moi / n. 126). Il n'y a, je crois, que sept rimes « arabes » (n. 8, 23, 39, 53, 81, 104, 117) dont deux seulement sont significatives :* omr *(la vie) et* Rabbi *(Seigneur) / n. 39 et 53.*

Matériellement, les « Quatrains » (Robâ'iyât) *d'Omar Khayyâm se présentent comme des distiques, dont le premier hémistiche rime avec les deux vers, autrement dit du type AABA. Chaque « vers » est de treize syllabes et sera donc rendu ici par l'alexandrin qui, en français, en est le plus proche. Voici, par exemple, le texte persan du fameux quatrain n. 125 :*

Gar dast-dahad, ze-magh-e gandom, nâni;
va-ze-mê do mani, ze-guspandi râni;
bâ-delbar-ke neshaste dar virâni :
êshi-st-ke nist hadd har soltâni.

Dans ce cas, les quatre « vers » riment tous entre eux (type AAAA). On peut traduire :

Si j'ai un bon gros pain, fait de pure farine,
un broc de vin et un beau gigot de mouton,
et qu'avec mon amour je sois dans quelque ruine :
voilà bien des plaisirs de roi, me dira-t-on.

Ces quatrains, combien Omar Khayyâm en a-t-il réellement écrit ? A vrai dire, on n'en sait rien. Ce sont des pièces de circonstance, écrites sous l'impulsion du moment, et il en circule près de mille qui sont attribuées à notre auteur. En 1904, Christensen allait jusqu'à rejeter tous les quatrains en cause, pour n'en retenir que quatorze à peine, qui contiendraient en germe tous les autres. En 1952, cependant, Arthur J. Arberry traduisait en anglais 252 quatrains, qui lui paraissaient tous authentiques, d'après un manuscrit copié en 1207, donc 75 ans seulement après la mort du poète, et acquis en 1950 par la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Il m'a semblé, de mon côté, plus prudent de ne traduire ici que 172 quatrains, ceux qui figurent dans le manuscrit, daté de 1259-1260, du bibliophile Chester Beatty, dont le même Arthur J. Arberry a édité, en 1949, le texte persan, avec ses variantes et une traduction anglaise en prose[12]. *C'est à cette édition que renvoie la mienne, avec l'original persan et la version française en regard.*

Que valent ces quatrains ? Dans leur forme, d'abord. Prise dans le carcan d'une métrique arabe qui violente une langue indo-européenne, la place est mesurée à l'expression originale. Des rimes, on l'a vu, pauvres et peu nombreuses, avec parfois un éclat qui tranche sur la grisaille — comme dans le quatrain 143, lorsque le poète brise son « verre de gloire et de honte » (shishé-ye nâm-o nang). *Dans l'ensemble, on croit entendre la musique traditionnelle de*

l'Iran, les mêmes thèmes inlassables, le martèlement, le bourdonnement sans arrêt. Les images sont stéréotypées, les idées simples. On pourrait classer les quatrains par sujets — dix au plus, pas davantage : le temps qui passe et l'instant qu'il faut saisir, la prédestination à laquelle nul n'échappe, le destin aveugle et sourd, l'absurdité du monde, le vin et la beauté physique qui sont les seuls recours, la vieillesse, la mort, le néant, le retour inéluctable à la poussière et la survie dérisoire des morts dans les vases d'argile que le potier modèle avec leur cendre. Ce potier symbolique revient comme un refrain : Ku kûzegar-o kûzekhar-o kûzeforûsh ? *(68)* — « Où donc sont-ils passés..., le potier, le marchand et l'acheteur de jarres ? »

Un siècle après la mort d'Omar Khayyâm, né et enterré à Nishâpur, au Khorâsân iranien — littéralement : au « pays du soleil-levant » —, les Musulmans ne le ménageaient guère : « un malheureux philosophe, athée et matérialiste », *disait Shaykh Najm ad-Dîn en 1223;* « un homme détestable, mais un astronome sans pareil; c'est peut-être un hérétique, mais à coup sûr c'est un philosophe de premier ordre » *('Alî al-Qiftî, 1248, cité par F. Woepcke, 1851, p. VI). Cependant, dès le* XIVe *et le* XVe *siècles, les copies manuscrites des quatrains se multiplient. Plus près de nous, une traduction arabe est publiée par le Kurde 'irâquien Jamîl Sidqî Zahâwî (1863-1937), auteur d'un poème violemment hostile à la Loi religieuse : « La révolte en enfer » (*Thawra fî-l- Jahîm, *1931)* [13]. *Mais Omar Khayyâm, ce*

*mathématicien poète, doit sa popularité au succès extraordinaire remporté, surtout dans les pays de langue anglaise, par la « traduction » d'Edward Fitzgerald (1859), dont la réédition, en 1868, a déchaîné l'enthousiasme. Malheureusement, il y a là un premier malentendu. Certes vantée d'emblée par les plus grands poètes de l'*Establishment *britannique — Rossetti, Swinburne et George Meredith —, la version anglaise de Fitzgerald n'est pas sans mérite, du moins dans le climat de l'époque. Elle a influencé, sans aucun doute, bien des poètes, et d'abord Alfred Edward Housman (1859-1936), dont le mince recueil de 63 pièces de vers, écrits entre 1887 et 1896 —* « A Shropshire Lad » *— connut aussitôt la plus juste gloire. Pourtant, l'habile Fitzgerald est, à bien des égards, un « truqueur ». D'abord, près de la moitié de ses « quatrains » sont de simples paraphrases d'un* unique robâ'i de Khayyâm, *et presque tous les autres sont démarqués de plus d'un* robâ'i[14] ! *Ensuite, si l'on compare les 172* robâ'iyât *persans qui figurent ici, on constate que Fitzgerald n'en a « traduit » que 38... Enfin et surtout, cette version de Fitzgerald — et, par conséquent, toute traduction faite d'après elle — est une belle infidèle. L'Angleterre victorienne avait alors soif de poésie convenable et de sage romantisme. Fitzgerald n'a donc pas hésité à donner les coups de pouce indispensables, à remplacer le vieil ivrogne d'un quatrain (69) par une vague « forme angélique »* (Angel Shape), *ou le robuste « gigot de mouton »* (ze-guspandi râni) *d'un autre poème (125) par*

un « livre de vers » (book of verse) *pour âmes sensibles. Les romantiques en redingote, les cœurs brisés en crinoline, tous ces dolents buveurs de thé poussent de grands soupirs en lisant le fameux passage du quatrain 125, dont le héros* « chante dans le désert » (Singing in the Wilderness). *L'ennui, c'est qu'il n'y a rien de tout cela dans le texte... Autrement dit, la gloire d'Omar Khayyâm repose, en grande partie, sur un malentendu, puisqu'on l'admire pour des choses qu'il n'a jamais dites. Ce qui n'empêche pas, au témoignage d'Arthur J. Arberry (1952), qu'il n'existait guère — du moins il y a 30 ans — de famille, en Grande-Bretagne, qui n'ait, à un moment ou l'autre, possédé, sous une forme quelconque, un exemplaire de Khayyâm (revu* — revisited ? — *par Fitzgerald), tandis que des soldats anglais en ont emporté un avec eux pendant les deux guerres mondiales.*

L'autre malentendu touche au fond du problème. Déplorable, certes, est l'obstination, parfois maniaque, de nombreux lecteurs, étrangers à l'Islâm, à ne vouloir accepter et célébrer que les œuvres écrites par des Musulmans qui leur paraissent « laïques » ou « modernistes » et, par conséquent, croient-ils à tort, compréhensibles. Sans aller jusqu'à la « substitution » spirituelle proposée en exemple par toute la vie d'un Louis Massignon, pourquoi ne pas faire l'effort de se mettre à la place de l'autre? Pour s'en tenir à l'Iran, croit-on que le « populiste » Sâdeq Hedâyat, cher à des journalistes pressés qui ne l'ont guère lu, se serait donné la mort

à Paris, en 1951, s'il n'avait été, à sa manière, un chercheur d'absolu? Qui s'est jamais suicidé pour les beaux yeux du matérialisme dialectique? Une erreur de jugement plus grave encore est celle qui voudrait réduire le regretté Ali Shari'ati (fut-il assassiné par la Sâvâk, à Londres, en 1977?) à un sociologue sorbonnard, vaguement marxiste, alors qu'il fut surtout le disciple de Massignon et l'auteur de textes d'inspiration religieuse sur les martyrs shî'ites. De même, s'il paraît aventuré d'attribuer, comme autrefois Jukovskiy [15], quelque veine mystique à Khayyâm, comment pourrait-on ne pas lui reconnaître tant de traits qui le rattachent à son temps, à son milieu, au monde de l'Islâm? C'est, au contraire, ainsi, je crois, qu'il faut le situer en face de l'amour, du vin et de la destinée.

On a dit Omar Khayyâm pétri d'humeurs contradictoires — mais n'est-ce pas le cas de chacun de nous? Les uns ne veulent voir en lui qu'un jouisseur égoïste, d'autres mettent l'accent sur le sceptique, d'autres encore sur le pessimiste. Rien de tout cela n'est, d'ailleurs, incompatible. Qui veut profiter de l'instant doute qu'il ait de l'importance, et le scepticisme, après tout, n'est-il pas ce qui permet au pessimisme de ne pas désespérer? Notre géomètre n'est pas dupe de la comédie et c'est sans doute ce qui fait qu'en dépit de tout Omar Khayyâm nous intéresse et nous reste proche. Arberry a, certes, parfaitement raison de nous mettre en garde : Khayyâm est un homme de son temps et ses poèmes sont remplis d'allusions aux problèmes, aux discussions,

aux préoccupations de son époque. Celui qu'Arberry appelle « un poète rationaliste pessimiste » *déteste les faux dévots, les hypocrites de tout poil; sa conception du monde ne peut être que celle d'un Musulman (au moins nominal) de la fin du* XIe *siècle, dont le goût pour l'algèbre est déterminé (on verra que certains quatrains pourraient bien être des plaisanteries mathématiques et la construction logique des poèmes est sans doute, comme le voulait — on l'a vu — Valéry, « géométrique »). Si l'on veut bien admettre que notre homme est assez proche de la conception moderne du « libertin », ne serait-il pas plutôt une manière de dualiste manichéen, un* zindîq *comme on disait alors? Dans ce cas, il serait reconnu, comme un frère aîné, par ceux qui, par toute la terre, n'arrivent pas à trouver de sens au monde et de direction religieuse à leur vie.*

S'il chante le vin, c'est peut-être que, pour un Musulman surtout, le jus fermenté de la vigne est comme un symbole de libération religieuse et sociale. N'est-il pas, sur ce point, l'héritier persan du grand poète du VIIIe *siècle Abû-Nuwâs* [16]*, de langue arabe mais de mère iranienne? Abû-Nuwâs, déjà, fréquentait les couvents de Syrie et d'Irâq et s'y faisait servir à boire par d'agréables enfants de chœur. Les cabaretiers étaient juifs ou chrétiens, puisque l'Islâm interdit la fabrication, la vente et la consommation des boissons fermentées. Ce sont aussi des « mages », dualistes mazdéens ou zoroastriens, dont Khayyâm nous parle à l'envie.*

Quant à l'amour, contrairement à ce que pourrait faire croire une iconographie moderne abusive, celui de Khayyâm le porte, comme Abû-Nuwâs encore et la plupart des poètes persans, vers l'éphèbe plutôt que vers la nymphe. L'ambiguïté est souvent permise, puisque la langue persane ne distingue ni le genre, ni le sexe, et le mot « idole » (bot) *est peut-être ambivalent. Mais l'échanson* (sâqi) *est, indubitablement, un garçon* (pesar) *et le contexte est, la plupart du temps, éloquent. A qui s'en indignerait faudrait-il laisser expurger la poésie grecque?*

Au milieu de poèmes de circonstance, de valeur très inégale, les hommes et les femmes de l'ère atomique retiendront sans doute les accents, parfois déchirants, du vieux poète persan qui pose — sans le résoudre — le problème du libre arbitre, de la responsabilité morale, de la souffrance et du mal. Il crie son désespoir vers un Dieu inaccessible, objet de crainte, d'adoration et de prière, auquel il lui arrive de ne pas ménager ses blasphèmes. Il s'écrie, par exemple : « Serais-tu ivre, par hasard, mon Dieu? » *(53). Et il va même, s'en prenant au Destin imbécile (c'est-à-dire, pour un Musulman, à Dieu lui-même), jusqu'à l'apostropher en ces termes (105) :* « Es-tu un âne, ou n'es-tu qu'un gâteux sénile? ». *Il paraît difficile de douter de l'agnosticisme d'Omar, en dépit des précautions qu'il prend, dans certains quatrains, pour se ménager une porte de sortie en évoquant la grâce divine, sa propre obéissance et son repentir. En fin de compte, ce qui domine chez lui, c'est le sentiment aigu de*

la fuite du temps et de notre impuissance à fixer le bref instant de précaire bonheur.

On s'étonnera enfin du silence de Gœthe. Son Divân d'Occident et d'Orient (West-Œstlicher Divan) [17], *publié en 1819, fait la part belle à tous les grands classiques persans, de Ferdôsi à Jâmi. Mais, s'il se tait sur Omar Khayyâm, c'est qu'il ne lui est pas encore accessible. En effet, après Fitzgerald (en 1859), les versions allemandes d'A. von Shack (1878) et de Bodenstedt (1881) se font attendre jusqu'à la fin du siècle. En revanche, à travers la traduction de Joseph von Hammer* [18], *parue en 1814, Gœthe découvre « Hafis », l'incomparable khâjé Hâfez Shirâzi* [19], *le plus grand poète persan du* XIVe *siècle.*

La langue du mystère

Hâfez demeure le plus populaire des poètes persans. En Iran, tout le monde sait par cœur des fragments de ses poèmes. Nombreux sont ceux qui portent sur eux un exemplaire de poche du divân. *Hâfez serait choisi par neuf sur dix des Persans qui ne pourraient prendre avec eux qu'un seul volume dans une île déserte. Et sur son seul nom tourne court la querelle des Anciens et des Modernes.*

Cependant, les traductions ne donnent aucune idée de ce que représente, pour ses compatriotes, le vieux Maître

de Shirâz — surnommé Hâfez *parce qu'il savait le Coran par cœur. Gœthe a-t-il donné une juste idée de celui qui tient tant de place dans son* Divân d'Occident et d'Orient *?*[17] *Lui-même compare* « Hafis, mort en 1389 », *à l'un de ces* Bibelfest *allemands, très ferrés sur la Bible*[20]. *Ignorant les langues orientales, l'oracle de Weimar se repose entièrement sur von Hammer*[21] *— que d'ailleurs il interprète à sa manière. Il loue à la fois Hâfez* « satisfait dans la médiocrité », *mais aussi dans* « la mobilité de son scepticisme »[22]. *N'est-ce pas un autre Horace*[23] *? C'est un joyeux luron, un gai compère, un* « grand talent enjoué »[24]. *Tout cela est un peu court. Mais il y a d'autres éclairages. Par exemple :* « Ta chanson tourne comme la Voûte céleste »[25]; *es-tu mystique, toi qu'on appelle* « la langue du mystère » (lisân al-ghayb)*? Sans doute :* « tu es un pur Mystique », *et c'est* « le mystère en pleine lumière (Offenbar Geheimnis)[26]. « Hâfez, c'est avec toi, avec toi seul / que je veux rivaliser... *(car)* plus tu es vieux, plus tu es jeune. »[27]. *La religion n'est pas un obstacle :* « Car, si le mot *islâm* veut dire : se soumettre à Dieu, / Nous vivons et mourons tous dans l'Islâm. »[28]. *Gœthe a connu le Coran dans les traductions latine de Maracci (1698) et allemande de Megerlin (1772), ce qui lui permet de « démarquer » telle ou telle sourate — par exemple, celle (XXVI) « des Poètes »* (shu'arâ'), *où ceux-ci sont accusés (v. 226) de* « dire ce qu'ils ne font point »[29]. *Le respect de Gœthe pour le Livre est tel*

qu'il se fait traduire, le 22 octobre 1813, après en avoir copié de sa main le texte arabe, un fragment manuscrit de la dernière sourate du Coran, rapporté d'Espagne à Weimar par des soldats allemands[30]. *Il a aussi quelque idée des « traditions prophétiques »* (Sunna), *à travers ses lectures, notamment l'œuvre de celui qu'il appelle son Maître* (Meister), *Silvestre de Sacy, le dédicataire du* Divân[31]. *Au moins deux vers renvoient à des* hadîth *célèbres, le premier mot-à-mot :* « Cache ton or, le but de ton voyage et ta conviction religieuse! » (ustur dhahabak wa-dhahâbak wa-madhhabak)[32], *et le second :* « Celui qui se connaît lui-même... »[33] *peut-être allusivement au fameux :* « Quiconque se connaît soi-même / sait déjà qui est son Seigneur » (man ʻarafa nafsahu, fa-qad-ʻarafa Rabbahu)[34].

Comme tous les amateurs de Hâfez, Gœthe est, d'emblée, tenté de réduire le Divân *du vieux Maître à la classique trilogie (thème de tant de futures valses viennoises) : « Aimer, boire et chanter »* (Lieben, Trinken, Singen). *Il célébrera donc son amie « Suleika » (Marianne von Willemer), en lui donnant ce nom de* Zulaykhâ *par lequel la légende et la tradition désignent la séductrice du beau prophète Joseph — le Yûsuf de la* XIIe *sourate du Coran, jugée et même rejetée comme « érotique » par quelques puritains de l'Islâm. Gœthe ne pouvait connaître, en 1814 et 1815, la belle version libre en vers allemands, éditée à Vienne en 1824 par Rosenzweig-Schwanau, d'après l'admirable poème persan* (Yûsef va Zolêkhâ) *de la vieillesse*

de Jâmi (après 1484, à Herât)[35]. *Sa passion charnelle est pourtant traversée, comme chez Hâfez son modèle, par le souffle d'éternité des « Retrouvailles »* (Wiederfinden)[36], *l'une des odes les plus belles du* Divân, *par l'auteur (en 1809) des* Affinités électives (Die Wahlverwandtschaften). *Gœthe, à 65 ans, se sent (il l'a dit*[37]*) une nouvelle jeunesse. Ses élans sensuels le portent à chanter le bon vin de 1811, le fameux* Eilfer, *celui de l'année de la comète*[38], *et à dire aussi que* « la jeunesse est comme l'ivresse sans vin »[39]. *Ce qui l'amène, après quelque hésitation, à glorifier l'échanson, le* sâqi *arabo-persan, qu'il appelle :* der Schenke. *Après avoir écarté — à regret ? — le jeune et blond garçon d'auberge* (der Kellner)[40], *Gœthe rencontre, à l'automne de 1814, à Heidelberg, dans la famille de son hôte Paulus — orientaliste et théologien — l'enfant de la maison, précoce et plein de vie, âgé de douze ou treize ans. Pour le poète, ce garçon est comme l'original, le prototype* (Urbild) *de l'Echanson*[41]. *Il s'attachera à lui au point de lui donner sans cesse, dans ses vers (et dans la vie), des baisers « de grand-père » et de lui envoyer, le 1er janvier 1815, un poème, avec une citation latine de Martial*[42], *un satiriste qui ne cachait pas son obscénité. Prévenant les critiques, Gœthe commente ainsi son « Livre de l'Echanson »* (Schenken-Buch) : « Ni le penchant excessif pour le vin à demi défendu, ni la tendresse du sentiment pour la beauté d'un éphèbe ne devaient être absents du Divân. Mais celle-ci devait être traitée en

toute pureté, selon nos usages. »[43]. *Cependant, le grand homme de Weimar illustre son propos d'une longue citation de Sa'di*[44] *— douteuse caution s'il en fut! Mais Gœthe voulait paraître respectable... Ce qu'il est, assurément, et même « inspiré », dans le beau poème sur « les Sept Dormants »* (Sieben Schläfer) *d'Ephèse*[45], *qui doit moins à la* XVIIIe *sourate du Coran* (al-Kahf : « *La Caverne* ») *— récitée le vendredi dans les mosquées — qu'à l'infatigable Joseph von Hammer*[46]. *Par ce biais, le* Divân *de Gœthe rejoint celui de Hâfez.*

Lequel pose plusieurs difficultés. La première est la sûreté du texte persan original. Le choix des poèmes et des mots, l'ordre de ceux-ci dans les vers et l'arrangement même des distiques, tout cela dépend des manuscrits. De ceux-ci, les trois plus anciens — de la première moitié du XVe *siècle (remontant soit à 62 ans, ou à 36 ans, ou même à 22 ans seulement après la mort du poète)*[47] *— sont les sources des deux meilleures éditions critiques du* Divân *: celle de Qazvini et Ghani*[48], *et surtout celle de Parviz Nâtel Khânlari (1954)*[49]. *Mais celle-ci n'est-elle pas hypercritique? Elle ne retient, par souci d'authenticité, que 152 odes ou ballades* (ghazal)[50], *ce qui la conduit à éliminer les plus belles et les plus populaires : les quatre premières que je présente et traduis ici! Un deuxième problème ne saurait être esquivé : les Iraniens sont justement attachés à la graphie de leur langue nationale en caractères arabes, au moins pour trois bonnes raisons — le souci de ne pas*

se couper du reste du monde arabo-musulman; l'inextricable interdépendance de l'arabe et du persan (près de 60 % du vocabulaire usuel persan est d'origine arabe); l'impérieuse nécessité de garder le cordon ombilical avec l'héritage culturel (tout entier transcrit en « arabe ») et singulièrement avec le Coran. Cependant, seule une transcription en caractères latins « accentués » pourrait prétendre à rendre le rythme et la musique des vers persans. C'est d'ailleurs ce que j'avais tenté de faire il y a trente ans[51] *(et que je regrette de ne pouvoir reproduire ici). Après tout, la graphie « arabe » n'est, pour le lecteur averti, qu'un simple aide-mémoire, une manière de sténographie qui, plus encore en persan qu'en arabe, fait appel à l'hypertrophie de la mémoire. Laquelle est heureusement sollicitée, en revanche, quand il s'agit de réciter, à Shirâz ou ailleurs, les odes et ballades de Hâfez et d'aller, sur sa tombe, tirer les présages (les* sortes *latins)*[52] *en ouvrant au hasard un recueil de ses poèmes. Il y a, bien entendu, la difficulté de rendre en vers français les vers persans : garder, avec l'image et le sens, le souvenir de la musique! Sans doute s'agit-il d'être, comme pour Omar Khayyâm (ou, en arabe, pour Abû-Nuwâs), plus fidèle que précis*[53]*. Gœthe ne saurait être que, par reflet, un modèle, car son* Divân *n'est, nulle part, une traduction du* Hafis Nameh *ou* Buch Hafis[54]*, même s'il y puise souvent l'inspiration « orientale » de ses vers allemands.*

Reste, enfin, l'obstacle principal : celui de l'interpréta-

tion des ghazal. *On discute, depuis des siècles, de la « lecture » qu'il convient d'en faire : s'agit-il de chants ouvertement érotiques, ou bachiques — ou la mystique (le soufisme) a-t-elle le dernier mot? Pour Roger Lescot*[55], *le grand iranisant prématurément disparu — et, après lui, le Tchèque Jan Rypka*[56], *les* ghazal *de Hâfez sont, presque toujours, des poèmes de circonstance. Les allusions à des événements de son temps, à des incidents de sa vie, ont pu être, en effet, relevés en quantité impressionnante. Et, certes, on ne peut nier, chez Hâfez, la part de la « nécessité » : éloge des princes, plaintes contre les calomniateurs, reproches contre l'indifférence, recherche d'un protecteur, demande de pardon, espoir de rentrée en grâce, etc. Tout cela montre simplement qu'au quatorzième siècle un poète ne pouvait subsister qu'en flattant, en ménageant ses mécènes. De même, le rigorisme d'un règne inspirait au vieux Maître ses attaques contre les hypocrites et les dévots.* « Que ces contingences aient occupé une place hors de proportions dans une vie aussi pauvre d'événements que la sienne, qu'elles aient même influé outre mesure sur le cours de sa pensée, c'est ce que prouve à chaque page la lecture du *Divân.* »[55]. *Les usages du temps étaient en faveur de ces influences. Mais ce serait singulièrement réduire la valeur des* ghazal *que de les lire seulement à la lumière de la chronologie. Il serait plus juste de dire que* « Hâfez a, sans doute, été le premier à donner une forme lyrique au panégyrique »[57].

Peu importe, après tout, que telle pièce sur l'absence, ou telle autre sur l'infidélité, soit dédiée ou non à un prince et qu'elle fasse partie ou non d'une série — celle de la « disgrâce ». Qu'importe, puisque la perfection de la forme, la grâce des images, la musique des mots, plongent le lecteur dans l'univers enchanté de la poésie. Hâfez décrit les mouvements du cœur humain d'une manière universelle, et c'est cela qui compte. Il nous fait partager son émotion, sa mélancolie, sa joie ou son ironie, et cette identification du poète avec ses lecteurs, n'est-ce pas la marque du génie ?

Pour les Soufis, cependant, pour les interprètes traditionnels de Hâfez, pour de nombreux écrivains étrangers le vieux Maître de Shiraz est, avant tout, un mystique et tout ce qu'il écrit est symbole. Henry Corbin naguère écrivait à ce sujet : « C'est une misère que l'on se soit dépensé en stériles disputes, pour savoir s'il fallait donner à tout cela un sens *littéral* ou un sens *allégorique*. Plus grande misère encore, le sens soi-disant *littéral* auquel certains ont voulu se tenir. Hâfez est un *'âref* au sens plein du mot. Son lexique n'a rien d'insolite, comparé à celui d'un Attâr, d'un Fakhr Irâqi et de tant d'autres. Le sens des mots est *direct*, ils disent bien ce qu'ils veulent dire. Le propre d'un « écrit chiffré » est bien *d'être* un chiffre, mais de ne l'être que parce que précisément il *chiffre* un sens, et ce sens à déchiffrer est le sens vrai et littéral, même si on veut l'appeler symbolique. Mais sans ce chiffre, le sens n'aurait pas pu être transmis. »[58].

Si l'on n'est pas entièrement d'accord avec ce point de vue, il est bien difficile de nier que certains ghazal *soient* « d'inspiration soufie », *même si l'on ne veut* « voir en eux que le fruit de tentatives sans lendemain, ou encore le reflet de préoccupations dominantes, à l'époque, dans les milieux cultivés »[55].

*Hâfez parle du vin et de « l'objet aimé ». Que faut-il entendre par le « vin » (*sharâb, bâde, *ou* mey*) ? Les uns y voient simplement l'image de la simplicité face à l'hypocrisie religieuse, tandis que d'autres, comme Corbin*[58], *y trouvent le mystique « Vin des Mages » — auquel on rattache, il est vrai, le symbole le plus typique et le moins douteux : la Coupe de Jamshid ou,* « pour prendre le terme sacral de notre langue médiévale qui en est la traduction la plus fidèle, le Graal ».

Il y a là une suggestion que, non sans hésitation, j'ai reprise dans ma traduction de l'avant-dernier poème retenu ici : « la quête du Graal ». Rien ne permet de croire, en effet, qu'il y ait un véritable rapport historique — au-delà de « certaines résonances » communes — entre « la coupe du roi Jamshid » (jâm-e Jam), *d'une part, et la pierre-cratère* (gradale, graal) *du* XIIe *siècle chrétien, d'autre part. Dans le premier cas (iranien), il s'agit d'un « miroir de l'univers », et le soufisme de l'Islâm renverrait à Zoroastre, car l'adoration du Feu* (âtesh-parasti) *n'est que l'apparence du culte de la Beauté* (jamâl-parasti). *Or, Hâfez était peut-être affilié à l'Ordre confrérique du visionnaire*

de Shirâz : Ruzbehân Baqli (1128-1209), lui-même auteur d'une mystique « Quête du Graal ». Henry Corbin[59] *a cherché une filiation possible entre certains mythes de l'Iran préislamique (c'est-à-dire : dualiste/mazdéen) et la légende de Parsifal, transmise notamment, au* XIIe *siècle, par Wolfram von Eschenbach. Ses explications, appuyées sur les recherches de Henry et Renée Kahane*[60]*, si peu convaincantes soient-elles, ont le mérite d'éclairer la pensée de Ruzbehân, qui fut peut-être (Shirâzi lui-même) l'inspirateur de Hâfez.*

L'un et l'autre ont ce culte de la Beauté formelle, physique, qui est un trait constant de l'Iran d'hier et d'aujourd'hui[61]*. Ruzbehân le fait remonter au « Hadîth de la vision » (*hadîth ar-ru'yâ), *d'après lequel le Prophète vit Dieu* « sous la plus belle des formes, comme un jouvenceau à l'abondante chevelure..., revêtu d'une robe verte... » *Car* « Dieu est beau et Il aime la beauté. »[62]. *Ruzbehân, dans ses visions (toujours en couleur rouge!) le décrit entouré d'anges aux longues tresses*[63]*, pareils à de jolies filles, qu'il dit beaux comme des jeunes Turcs* (atrâk)[64]... *Hâfez dira, plus tard, dans un distique extrêmement populaire, qu'il donnerait Samarcande et Bokhârâ* « pour le grain de beauté sur la joue de ce Turc de Shirâz ». *Comme Lescot*[55] *l'a fait remarquer en son temps*, « de même qu'il spiritualise le vin, Hâfez spiritualise l'amour. Il recherche, dans l'un et dans l'autre, beaucoup plus qu'un oubli passager ou qu'un frisson de la chair. Le premier agit

sur lui à la façon d'un stimulant moral, il lui procure cette exaltation de l'âme qui seule permet de soulever par moment le voile des réalités cachées. Quant au second, il constitue, sous toutes ses formes et presque en lui-même, l'idéal que se propose le poète au cours de sa vie terrestre; la vie que cette passion oblige à suivre, semée de peines autant que de joies, la *tarîqat* dont il est parlé dans le *Divân*, est la seule qui conduise à la pureté et au terme de laquelle on soit assuré de trouver la miséricorde divine. C'est là toute la mystique de Hâfez : elle n'est faite que de son culte de l'amour et du vin, et des termes dans lesquels il l'exprime ».

*Il est juste aussi d'ajouter que les panégyristes expriment, parfois, moins leur propre goût que celui de leur mécène, même lorsqu'ils le font sous une forme personnelle. C'est ainsi que Farrokhi (*X^e^-XIe *siècles) fait l'éloge des femmes maigres, pour plaire au sultan Mahmûd que rongeait la tuberculose.*

Ces considérations ne comptent guère, il est vrai, aux yeux de ceux qui pensent que le Bien-Aimé est l'Ami divin et que tous ces transports doivent être pris au sens mystique. Peut-être y a-t-il du vrai dans tout cela. Peut-être le poète pensait-il à la fois à la créature et au Créateur.

Qu'importe, encore une fois? Il n'y a pas plusieurs sortes d'amour. Et, d'ailleurs, Abû-Sa'îd n'écrivait-il pas déjà (au XIe *siècle) :* ham éshq-am-o ham âshéq-o ham ma'shuq-am..., *c'est-à-dire :* « Je suis à la fois l'Amour, l'Amant et l'Aimé ? »

La fluidité du style de Hâfez, le raffinement de ses images, laisse le champ libre à toutes les interprétations. Peut-être son art a-t-il été de réconcilier les idées mystiques de son temps avec le goût et la réalité de la vie — en partie, par le fréquent usage du tour ironique qu'il sait donner à ses vers.

Les Persans, au surplus, ne demandent pas à la poésie cette rigueur chère à certains esprit cartésiens. Le vague, l'imprécis n'est pas pour leur déplaire. Ce qu'ils demandent au Divân *de Hâfez, c'est un certain « climat » spirituel, qui les enchante, comme un pouvoir d'incantation.* « Chacun croit trouver dans ses chants ce qu'il cherche : les déprimés une consolation, les amants une âme sœur, les artistes un exemple sublime de raffinement et de perfection, les mystiques un esprit très élevé. La seule musique des vers suffit souvent pour séduire même les illettrés »[57].

Gœthe, qui a tant fait pour faire connaître Hâfez en Europe (car le retentissement de son Divân *fut immense), disait déjà combien le style du vieux Maître lui paraissait clair. En réalité,* « pour ne s'attacher qu'au sens logique du texte, la plupart des pièces du *Divân* apparaissent comme admirablement construites. Tout s'y enchaîne avec une perfection rarement égalée... Tout poème de Hâfez comporte donc un fil directeur qui commande le sens, amoureux, mystique ou bachique, qu'il convient d'accorder à chacun des vers qui le composent. Lorsqu'on éprouve des difficultés à dégager cette idée maî-

tresse, c'est, presque toujours, que l'ordonnance de la pièce a été dérangée par un copiste négligent, ou encore que l'on commet quelque faute d'interprétation ». *Ces lignes de Lescot*[55], *écrites en 1944, n'ont pas vieilli.*

C'est bien cela. On s'aperçoit, en Iran, que bien des gens, incapables de faire le mot-à-mot d'un passage de Hâfez, en comprennent cependant, par intuition, le sens qui échappe, parfois, à un étranger plus grammairien. Il y a là un phénomène qui tient à la relative fixité de la langue. Mais il ne faut pas oublier que, dans ce vieux pays, le chauffeur de camion, à l'étape de Shirâz, se rend au mausolée du poète et, carnet en main, note l'épitaphe du vieux Maître qui savait le Coran par cœur.

Les neuf ghazal *choisis ont été classés par ordre croissant de symbolisme. C'est dire que les quatre premiers sont plutôt lyriques, les cinq derniers surtout mystiques.*

Les titres, arbitraires, s'inspirent du premier vers, du refrain, ou de l'idée maîtresse du poème. Ce sont (avec le début des premiers vers) :

Tout passe (Nafas-e bâd-e sabâ);
La lampe et le matin (To, hantcho sobhî);
Résurrection, ou la mort du poète (Mojde-ye vasl-e to);
N'aie pas de peine! (Yûsef-e gomgashte);
Le champ céleste, ou La moisson mystique (Mazra'-e sabz-e falak);

Apparition (zolfâshofte);
Le fils des Mages (Dûsh, raftam be-dar-e meykade);
La quête du Graal (Sâlhâ, del, talab-e Jâm-e Jam);
Le divin refuge (Mâ, be-dîn dar...).

Vincent Monteil

Quatrains d'Omar Khayyâm

1

Il vaut mieux Te parler à l'auberge en secret
qu'aller prier sans Toi au pied d'un minaret.
Rien n'existe que Toi, le premier et l'ultime.
Tu me brûles ou Tu me chéris à Ton gré.

2

Pourquoi trembler pour mes péchés, sûr de Ta grâce ?
Ton viatique en chemin est le plus efficace.
Je ne craindrai plus rien, si mon registre est noir,
pourvu que Ta pitié me relève la face.

3

O Fortune, ta roue est clémente au vaurien.
Tu lui donnes confort, nourriture, entretien,
tandis qu'un noble, pour manger, doit mettre en gage.
La justice du ciel, disons-le, ne vaut rien [1].

4

Toi, qui de l'univers en marche ne sais rien,
tu es bâti de vent : par suite, tu n'es rien.
Ta vie est comme un pont jeté entre deux vides :
tu n'as pas de limite, au milieu tu n'es rien [2].

1

با تو بخرابات اگر گویم راز
بِه زانک کنم بی تو بمحراب نماز
ای اوّل و ای آخر و جُز تو همه هیچ
خواهی تو مرا بسوز و خواهی بنواز

2

با بخششِ تو من ز گُنه نندیشم
با توشهٔ تو ز رنج ره نندیشم
گر رحم تو اَم سپید روی انگیزد
من هیچ زنامهٔ سیه نندیشم

3

ای چرخ چه شد خسیس را چیز دهی
گرمابه و آسیا و دهلیز دهی
آزاده بنان شب گروگان بنهد
باید که بر آنچنین فلک تیز دهی

4

ای بی خبر از کارِ جهان هیچ نه یْ
بنیاد تو باد ست از آن هیچ نه یْ
شد حدِّ وجودِ تو میانِ دو عدم
اطرافِ تو هیچ و در میان هیچ نه یْ

5

Les vieillards, aussi bien que les jeunes garçons,
mettent leurs pas dans les pas de leurs compagnons.
Aussi ce monde n'est éternel pour personne :
eux sont partis déjà, voici que nous partons.

6

Point ne cède au tourment de l'injustice : non!
Ne pense pas toujours aux disparus : mais non!
Pour d'autres que l'Ami garder ton cœur? Oh non!
Sans boire, à tous les vents jeter ta vie? Ah non! [3].

7

La fortune nous fuit, hélas, à tire-d'aile
et la main du destin brise tant de cœurs frêles.
Mais nul n'est revenu de l'autre monde pour
parler des trépassés, donner de leurs nouvelles [4].

8

C'est le vin qui nous fait perdre notre arrogance
et qui sait dénouer les nœuds avec aisance.
Si Satan avait bu tout juste un peu de vin,
il eût, devant Adam, perdu toute insolence [5].

5

آنان که کهن بُوَند وآنان که نَوَند
هریك بپی یکد گر یکایك بشوند
وین ملكِ جهان بکس نماند جاوید
رفتند و رویم وباز آیند و روند

6

تن در غمِ روزگار بیداد مده
جانرا زغمِ گذشتگان یاد مده
دل چون سرِ زلفِ یار برباد مده
بی باده مباش وعمر برباد مده

7

افسوس که سرمایه زکف بیرون شد
وز دستِ اجل بسی جگرها خون شد
کس نامد از آنجهان که آرد خبری
واحوال مسافران بگوید چون شد

8

از باده شودتکبّر از سرها کم
وز باده شود گشاده بند مُحکم
ابلیس اگر ز باده خوردی یکدم
کردی دو هزار سجده پیشِ آدم

9

Puisque ta joue éclipse la coupe, Échanson [6],
pourquoi vivre toujours ? Mourir pour toi est bon.
Mes yeux brillent à voir tes pieds pleins de poussière,
dont chaque grain est mon soleil et ma chanson.

10

Les cieux sont-ils meilleurs, de m'avoir mis au monde ?
Mon départ rendra-t-il leur majesté plus grande ?
Je n'ai jamais appris de personne pourquoi
je suis venu, pourquoi je dois quitter ce monde.

11

Joyeux, je n'ai jamais bu de vin pur — jamais.
C'est toujours le chagrin qui m'a versé à boire.
Quand je mêlais mon pain au sel d'autrui, jamais
rien d'autre que mon cœur ne s'embrasait jamais [7].

12

Un bouchon de tonneau vaut bien mieux qu'un empire.
Un peu de vin vaut mieux que le pain de Marie.
Et les soupirs d'ivrogne au matin valent mieux
que les lamentations d'Adham et Bû-Sa'îd [8].

9

ساقی که رُخت زجامِ جمشید بهست
مردن برهت زعمرِ جاوید بهست
خاکِ قدمت که چشم من روشن ازوست
هرذرّه زصد هزار خورشید بهست

10

زآوردنِ من نبود گردونرا سود
وز بردنِ من بعزّ وجاهش نفزود
وز هیچ کسی نیز دو گوشم نشنود
کاوردن و بردنِ من از بهرِ چه بود

11

هرگز بطرب شراب نابی نخورم
تا ازکفِ اندوه شرابی نخورم
نانی نزنم در نمکِ هیچ کسی
تا ازجگرِ خویش کبابی نخورم

12

خشتِ سرِخُم ز ملکتِ جم خوشتر
یك جرعه می ازغذای مریم خوشتر
آهِ سحری زسینهٔ مستِ خراب
از نالهٔ بو سعید و ادهم خوشتر

13

Avant-hier, je passais près d'un potier habile [9]
dont les doigts modelaient, malléable, l'argile.
Étais-je seul à voir que c'étaient nos aïeux
dont la poussière allait de main en main agile ?

14

Je suis ivre du vin des Mages : eh bien, tant pis!
Et je suis amoureux d'une idole : tant pis!
Chacun est prisonnier de ce qu'il imagine
mais moi, du moins, je sais ce que je suis : tant pis [10]!

15

Combien de temps vas-tu plisser le front de rage?
Jamais furieux ne trouva chemin du village.
Mon sort comme le tien échappent à nos mains :
se soumettre au destin est sans doute plus sage.

16

Les roses et le pré réjouissent la terre.
Profite de l'instant : le temps n'est que poussière.
Bois du vin et cueille des roses, échanson,
car déjà, sous tes yeux, roses et pré s'altèrent [11].

13

بر کوزه گری پریر کردم گذری
از خاك همی نمود هر دم هنری
من دیدم اگر ندید هر بی بصری
خاكِ پدران در کفِ هر کوزه گری

14

گر من ز می و مغانه مستم هستم
ور عاشق و رند و بت پرستم هستم
هر کس بخیالِ خود گمانی دارد
من خود دانم هر آنچه هستم هستم

15

تا چند بر ابرو زنی از غصّه گره
هرگز نبرد دژم شدن راه بده
کارِ من و تو برون ز دست من و تست
تسلیمِ قضا شو بر دانا این بهِ

16

ساقی گل و سبزه بس طربناك شدست
دریاب که هفتهٔ دگر خاك شدست
می نوش و گلی بچین که تا در نگری
گل خاك شدست و سبزه هم پاك شدست

17

Au caravansérail que l'on nomme « le Monde »
le vieux cheval reste attaché, matin et soir.
Là, cent rois ont quitté la fête qui retombe
et plus de cent Bahram reposent dans leur tombe [12].

18

Je n'ai pas peur de m'en aller, car je préfère
ma moitié d'Au-Delà à mon séjour sur terre.
Mon âme n'est qu'un prêt, que Dieu m'a consenti [13]
et qu'il me faudra rendre à mon heure dernière.

19

Aller, venir, c'est le cycle sempiternel.
Où est la trame sur la chaîne de la vie ?
Les yeux des purs brûlent au feu du ciel,
mais la fumée elle-même est partie.

20

Point de chasse au bonheur : la vie est bien trop brève.
Chaque atome est un grain de poussière de roi
retourné en poussière. Et le monde ici-bas
n'est que songe trompeur, qu'escroquerie au rêve [14].

17

این کهنه رباط را که عالم نامست
آرامگهِ ابلقِ صبح وشامست
بزمیست که واماندهٔ صدجمشیداست
گوریست که تکیه گاهِ صد بهرامست

18

من نیستم آن زِ رفتنم بیم آید
کان نیمه مرا خوشتر ازین نیم آید
جانیست مرا بعاریت داده خدا
تسلیم کنم چو وقتِ تسلیم آید

19

از آمده و رفتنِ ما سودی کو
وز تارِ وجودِ بودِ ما پودی کو
از آتشِ چرخ چشمِ پاکانِ وجود
میسوزد و خاك میشود دودی کو

20

شادی مطلب که حاصلِ عمر دمیست
هر ذرّه ز خاك کیقبادی وجمیست
احوالِ جهان و بلکه گیتی یکسر
خوابی و خیالی و فریبی و دمیست

21

Si jamais je pouvais atteindre le repos,
toucher enfin au terme de ce long voyage!
Et si jamais, du plus aride paysage,
le vert espoir enfin pouvait jaillir bien haut [15]!

22

Le maillet du destin t'envoie à tous les vents,
de droite à gauche. Mais il faut savoir te taire,
car le joueur, qui t'a choisi pour partenaire,
est celui qui connaît le pourquoi, le comment [16].

23

Je voulais lire ouvert le Livre de la Vie [17].
Or, voici qu'un mystique, en extase ravie,
me dit : « Heureux celui qui serre son Ami,
tout au long d'une nuit d'interminable envie! »

24

Le Temps s'échappe à tire-d'aile? Sois sans peur.
Et l'heureux sort n'est pas éternel? Sois sans peur.
Profite de l'instant que te vaut la Fortune.
Sans regret, sans regard vers le ciel, sois sans peur [18].

21

ای کاش که جایِ آرمیدن بودی
یا این ره دور را رسیدن بودی
کاش از پیِ صد هزار سال از دلِ خاك
چون سبزه ، امیدِ بر دمیدن بودی

22

سرگشته بچوگانِ قضا همچون گوی
چپ میرو و راست میرو و هیچ مگوی
کانکس که ترا فگند اندر تگ و پوی
او داند و او داند و او داند و اوی

23

از دفترِ عمر بر گشودم فالی
ناگاه ز سوزِ سینه ، صاحب حالی
بر گفت خوش آنکسی که اندر برِ او
یاریست چو ماهی ، بشبی چون سالی

24

ازحادثهٔ زمانِ راننده مترس
وز هرچه رسد ، چو نیست پاینده مترس
این یکدمِ نقد را بعشرت بگذار
وز رفته مندیش و ز آینده مترس

25

Ce vin est un breuvage éternel : il faut boire.
La source du bonheur ici-bas doit se boire.
C'est comme une eau de feu, qui chasse le chagrin
comme une eau de jouvence immortelle : il faut boire [19] !

26

Puisque nous ne tenons aucune certitude,
ne restons pas assis, en proie à l'inquiétude.
Heureux, tenons en main notre verre de vin,
mais évitons l'ivresse, avec son hébétude.

27

Si tu dois boire, que ce soit avec des sages,
ou un garçon rieur, la tulipe au visage [20].
Ne bois pas trop, ni en public, ni tout le temps,
mais qu'un peu de boisson soit ton secret usage.

28

Sur la fleur du printemps que la rosée est douce !
Ami, au bord du pré, comme ta joue est douce !
Rien n'est doux, quoi qu'on puisse en dire, de l'hiver :
n'en parle pas, mais sois heureux — la nuit est douce [21].

25

زان می که شرابِ جاودانیست بخور
سرمایهٔ عیشِ این جهانیست بخور
سوزنده چو آتشست، لیکن غم را
بَرّنده چو آبِ زندگانیست بخور

26

چون نیست حقیقت و یقین اندر دست
نتوان بگمان تمامی عمر نشست
آن به ننهیم جامِ می را از دست
نوشیم و شویم خوش، نه هشیار و نه مست

27

گر باده خوری، تو با خردمندان خور
یا با پسری لاله رخِ خندان خور
بسیار مخور، ورد مکن، فاش مساز
اندك خور و گاهگه خور و پنهان خور

28

بر چهرهٔ گل، شبنمِ نوروز خوشست
در طرفِ چمن روی دل افروز خوشست
از دی که گذشت، هرچه گوئی خوش نیست
خوش باش ز دی مگو که امروز خوشست

29

Si Dieu n'accepte pas l'objet de mon désir,
comment ce que je souhaite irait-il s'accomplir ?
Puisque Sa volonté est toute rectitude,
c'est donc moi qui me trompe et ne peux que faillir.

30

Ceux qui embrassent la vertu et le savoir,
dont la lumière est un flambeau dans le brouillard [22],
n'ont pu guider nos pas pour franchir ces ténèbres :
ils ont parlé et se sont endormis trop tard.

31

Celui qui a créé le ciel avec la terre
a brûlé de Son sceau notre cœur solitaire.
Que de lèvres rubis, de visages charmants [23],
Il a laissé trop tôt se réduire en poussière !

32

Aujourd'hui, sur demain tu ne peux avoir prise.
Penser au lendemain, c'est être d'humeur grise.
Ne perds pas cet instant, si ton cœur n'est pas noir,
car nul ne sait comment nos demains se déguisent [24].

29

ایزد چو نخواست آنچه من خواسته ام
کی گردد راست آنچه من خواسته ام
گر جمله صوابست که او خواسته است
پس جمله خطاست آنچه من خواسته ام

30

آنانکه محیط فضل و آداب شدند
در کشفِ علوم ، شمع اصحاب شدند
ره زین شبِ تاریك نبردند بـرون
گفتند فسانهٔ و در خواب شدند

31

آنکس که زمین و چرخ و افلاك نهاد
بس داغ که در این دلِ غمناك نهاد
بسیار لبِ لعل وش و روی چوماه
در زیرِ زمین و حقّهٔ خاك نهاد

32

امروز ترا دست رسِ فردا نیست
واندیشهٔ فردات بجز سودا نیست
ضایع مکن ایندم ار دلت سودانیست
کاین باقیِ عمر را بقا پیدا نیست

33

Ami, pas de souci pour notre lendemain!
Nous tenons le précieux aujourd'hui dans la main.
Demain, nous sortirons de cette ancienne auberge [25]
et nous rattraperons sept mille ans en chemin.

34

Nous n'étions qu'un peu d'eau qu'on versa dans nos reins
et que le feu de la passion mit à l'air libre.
Le vent dispersera notre poussière au loin :
en attendant ce jour, pourquoi ne pas être ivres [26] ?

35

Un bon verre de vin — et ce qui me chagrine
est mort. Je serai riche avec deux gobelets.
Je répudie et la raison et la doctrine
et je veux épouser la fille de la vigne [27].

36

Puissè-je aimer toujours les idoles [28], les anges!
Que j'aie en main toujours un bon vin sans mélange!
Et je réponds à ceux qui me blâment : « je prends
tout ce qui vient de Dieu. A Lui va ma louange ».

33

ایدوست بیا تا غمِ فردا نخوریم
وین یکدمِ نقد را غنیمت شمریم
فردا که ازین دَیرِ کهن درگذریم
با هفت هزار سالگان سربسریم

34

آبی بودیم ، در کمر بنهاده
از آتش شهوتی برون افتاده
فرد است که بادِ خاك مارا ببرد
خوش میگذران این دو نَفَس با باده

35

غم ، کُشتهٔ جامِ یکمنی خواهم کرد
خود را ، بدو رطلِ می ، غنی خواهم کرد
اوّل سه طلاقِ عقل و دین خواهم گفت
پس دخترِ رز را بزنی خواهم کرد

36

در سر هوسِ بتانِ چون حورم باد
در دست هماره آبِ انگورم باد
گویند بمن که ایزدت توبه دهد
گر او دهد و من نکنم ، دورم باد

37

Sur le toit, l'aube est prise au filet du soleil.
Voici le roi du jour dans la coupe du ciel.
« Il faut boire du vin » : ce cri d'amour traverse
le temps et l'univers, au point du jour vermeil [29].

38

Sire Juge, nous sommes plus malins que toi
et, quoique ivres, nous sommes plus sobres que toi.
Tu bois le sang d'autrui — nous, le jus de la vigne :
sois juste, qui de nous est le pire, dis-moi [30] ?

39

Combien de temps vas-tu, échanson de la vie,
hypocrite et tricheur, me verser cette lie ?
Je voudrais tant pouvoir recevoir de ta main
et renverser par terre ce restant de vie [31] !

40

Mon amour — qui me rend, à en mourir, malade —
est lui-même tombé malade, à en mourir.
Comment puis-je espérer arriver à guérir,
quand c'est mon médecin qui est tombé malade [32] ?

37

خورشید کمندِ صبح بر بام افگند
کیخسروِ روز مُهره در جام افگند
می خور که ندای عشق هنگامِ سحر
آوازهٔ «اِشْرَبُوا» در ایّام افگند

38

ای صاحبِ فتوی، ز تو پُر کارتریم
با این همه مستی، ز تو هشیارتریم
ما خونِ رزان خوریم و تو خونِ کسان
انصاف بده، کدام خونخوارتریم

39

تا چند در این حیله و زرّاقیِ عمر
تا چند مرا درد دهد ساقیِ عمر
خواهم که ز دست حیله و خدعهٔ او
چون جرعه، بخاك ریزم این باقیِ عمر

40

یاری که دلم ز هجرِ او زار شدست
او جای دگر، بغم گرفتار شدست
من در طلبِ داروی خود چون کوشم
چون آنکه طبیبِ ماست بیمار شدست

41

A mon cœur prisonnier faites miséricorde.
Mon Dieu, ayez pitié de mon affliction.
A mes pas titubants faites miséricorde,
ainsi qu'au gobelet que je cherche à tâtons [33].

42

Un peu de vin vaut mieux pour moi que le royaume
de tous les rois défunts et mieux que tous leurs trônes.
Chaque soupir que pousse l'amant au matin
vaut mieux que les lamentations des faux bonshommes [34].

43

N'espère pas vivre plus vieux que soixante ans [35],
mais que tes pas restent toujours ceux d'un ivrogne.
Ton crâne doit servir de coupe, mais avant,
ne lâche pas ton verre de vin sans vergogne.

44

O toi qui ne poursuis, jour et nuit, que ce monde,
qui ne penses jamais au Jour du Jugement,
reviens à toi et réfléchis une seconde
à tous les autres, à ce qu'en a fait le Temps.

41

یا رب ، بدلِ اسیرِ من رحمت کن
بر سینهٔ غم پذیرِ من رحمت کن
بر پای خرابات روِ من بخشای
بر دستِ پیاله گیرِ من رحمت کن

42

یك جرعهٔ می ز ملك کاوُس بِهَست
وز تختِ قُباد و مسندِ طوس بِهَست
هر آه که عاشق بسحرگاه کنـــد
از نالهٔ زاهدانِ سالوس بِهَست

43

اندیشهٔ عمر بیش از شصت مَنِـه
هرجا که قدم نِهی بجز مست مَنِـه
زان پیش که کاسهٔ سرت کوزه کنند
تو کوزه ز دوش وکاسه از دست مَنِه

44

ای گشته شبا نروز بدنیا نگران
وندیشه نکرده هیچ از روزِ گران
آخر بخود آی و نیك بنگر یکدم
کایّام چگونه میکند بـا دِگران

45

Si quelque jour je reste sans boire de vin,
tout m'est poison, jusqu'au plus sûr des antidotes :
tout m'est poison — le monde, ainsi que son chagrin,
et seul le vin m'est le meilleur des antidotes [36].

46

La rose de sa joue est hors de mon atteinte,
à moins que la Fortune n'ait percé mon cœur.
Le peigne n'atteint pas les tresses : leur splendeur
exige que cent dents multiplient leur étreinte [37].

47

Je me demande où m'enverra mon Créateur :
au Paradis, ou bien aux flammes infernales ?
Le vin, l'amour, le luth, voilà mon capital :
puisse le Paradis rester mon créditeur !

48

Mes biens chers compagnons, abreuvez-moi de vin :
que de chaudes couleurs me donnent un air digne.
S'il faut mourir un jour, lavez-moi dans le vin
et faites mon cercueil avec des ceps de vigne [38].

45

آنروز که نَبْوَدی شرابِ پاکم
زهر است بکام ار بود تریاکم
زهر است غمِ گیتی و تریاکش می
چون می خورمی ، زِ زهر نبود باکم

46

در دهر کسی بگُلعذاری نرسید
تا بر دلش از زمانه خاری نرسید
در شانه نگر که تا بصد شاخ نشد
دستش بسرِ زلفِ نگاری نرسید

47

من هیچ ندانم که مرا آنکه سرشت
از اهلِ بهشت کرد یا دوزخِ زشت
جامی و بُتی و بربطی بر لبِ کشت
این هر سه مرا نقد و ترا نسیه بهشت

48

ای همنفسان مرا زِ می قُوت کنید
وین چهرهٔ کهربا چو یاقوت کنید
چون در گذرم بباده شوئید مرا
وز چوبِ رَزم تختهٔ تابوت کنید

49

Moi, tant que j'ai du vin, des roses, les joues rondes
de mon amour auprès de moi, au bord de l'eau,
je suis heureux. Car, depuis que je suis au monde,
j'ai bu, je bois et je vais boire tout mon lot [39].

50

La brise a déchiré la robe de la rose
et l'on entend chanter la voix du rossignol.
Demeure donc assis à l'ombre de la rose,
car elle va bientôt s'effeuiller sur le sol [40].

51

La Fortune, ô Khayyâm, n'a honte que de l'homme
qui s'assied, abattu, pendant les tristes jours.
Fais donc sonner ton luth et bois du vin, toujours,
car ton verre va choir et se briser, en somme.

52

Amis, qui vous pressez joyeux à la taverne
et vous réjouissez de voir tant de beauté,
quand l'échanson prend le flacon d'une main ferme,
priez pour moi, amis, qui suis si tourmenté [41].

49

با ماهرُخی بر لبِ جوی و مُل و وَرْد
تا هست میسّرم طرب خواهم کرد
تا بوده ام و هستم و خواهم بودن
می خورده ام و میخورم و خواهم خورد

50

اکنون ز صبا دامنِ گل چاك شده
بلبل ز جمالِ گل طربناك شده
در سایهٔ گل نشین که بسیار این گل
در خاك فرو ریزد و ما خاك شده

51

خَیّام زمانه از کسی دارد ننگ
کاو در غمِ ایّام نشیند دِلْتَنگ
می نوش در آبگینه با نالهٔ چنگ
زان پیش که آبگینه آید بر سنگ

52

یاران چو باتّفاق میعاد کنید
خود را بجمالِ یکدگر شاد کنید
ساقی چو مِیِ مُغانه بر کف گیرد
بیچاره مرا هم بدعا یاد کنید

53

C'est Toi qui as cassé mon flacon, ô mon Dieu.
Tu m'as fermé les portes du bonheur, mon Dieu.
Mon vin trempe le sol par ta faute, ô mon Dieu.
Soit ! Mais serais-tu ivre, par hasard, mon Dieu [42] ?

54

C'est le divin potier qui nous a faits d'argile,
avec des têtes à l'envers, comme des pots.
Puis il nous tourne et nous retourne, sans un mot,
et nous emplit le crâne de mélancolie.

55

Le Ciel ne fait fleurir la rose que par feinte :
pour la mieux effeuiller et noyer dans le sol.
Donc, le nuage, qui aspire son empreinte,
fera pleuvoir le sang de nos amours défuntes.

56

Si tu donnes du vin à boire à la montagne,
elle danse. Vraiment, la vigne est sans défaut.
Je ne regrette pas de l'avoir pour compagne :
comment avoir, sans vin, l'éducation qu'il faut [43] ?

53

ابریقِ مِی مرا شکستی ربّی
برمن درِ عیش را ببستی ربّی
برخاك بریختی مِی گلگُو نرا
خاکم بدهن ، مگر که مستی ربّی

54

این کاسه گری که کاسهٔ سرها کرد
در کاسه گری صنعتِ خود پیداکرد
برخوانِ وجودِ ما نگون کاسه نهاد
وان کاسهٔ سر نگون پُر از سوداکرد

55

گردون ز زمین هیچ گُلی بر نارَد
تا نشکند و باز بگِلْ نسپارد
گر ابرچو آب خاك را بر دارد
تا حشر همه خونِ عزیزان بارد

56

گر باده بکوه بر دهی ، رقص کند
ناقص بود آنکه باده را نقص کند
هرگز نکنم ز باده من توبه از انك
چیزی است که او تربیتِ شخص کند

57

Lève ta coupe et ton flacon, ô mon amour,
et va le long des prés, au bord de la rivière.
Les coupes, les flacons sont faits de la poussière
de cent jeunes beautés, défuntes tour à tour [44].

58

Hier au soir, j'étais ivre et j'ai jeté mon bol
par terre : il s'est brisé aussitôt sur le sol.
Et c'était comme si montait une prière :
« J'étais un homme, et tu redeviendras poussière. »

59

L'esprit humain ne peut atteindre Ton essence,
Toi qui n'as nul besoin de mon obéissance.
Je suis soûl de péché et dessoulé d'espoir
— de l'espoir de bénéficier de Ta clémence [45].

60

Les gisants dans la tombe ne sont plus que terre.
Chaque atome s'est envolé ici et là.
Qu'ont-ils donc bu, pour être ainsi, dans cet état,
comme hors d'eux-mêmes, jusqu'à l'Heure dernière [46] ?

57

بر دار پیاله و سبو ای دلجوی
برگرد بگردِ سبزه زار و لب جوی
کاین چرخ بسی سرو قدانِ مَهروی
صد بار پیاله کرده صد بار سبوی

58

بر سنگ زدم دوش سبُوی کاشی
سرمست بُدَم که کردم این اوباشی
با من بزبانِ حال میگفت سبو
من چون تو بُدَم تو نیز چون من باشی

59

ای آنکه ز کُنْهِ تو خِرَد آگه نی
وز طاعت و از مَعْصِیتِ مستغنی
مستم ز گناه و از رجا هُشیارم
اُمّید برحمتِ تو دارم یعنی

60

این اهل قبورِ خاك گشتند و غبار
هر ذرّه و هر ذرّه گرفتند کنار
آه این چه شرابست که تا روزِ شمار
بیخود شده و بیخبرند از همه کار

61

Au banquet de l'esprit, la preuve est excellente.
Les Arabes, les Grecs auront parlé en vain,
car, à leurs objections, la réponse est tentante :
Dieu même n'a-t-il pas fait l'éloge du vin [47] ?

62

Lève donc le fardeau, tant qu'il est temps encore,
de la tristesse qui accable un cœur aimant.
Car le Royaume de Beauté aura le sort
de ce qu'on aime et qui ne dure qu'un moment [48].

63

Que l'échanson imberbe [49] me verse, à l'aurore,
le vin rubis, dans mon gobelet de cristal!
Car cet instant d'emprunt, dans ce monde fatal,
ne revient plus jamais, même si tu l'implores.

64

Dans la coupe, le vin est du rubis fondu.
Le flacon est le corps et son liquide est l'âme.
Le rire du cristal, dans le vin répandu,
cache son cœur brisé : voyez couler ses larmes.

61

در بزمِ خِرَد عقل دلیلی سره گفت
در روم و عرب میمنه و میسره گفت
گر گفت کسی که: نا سره باشد می
من کی شنوم چونک خدا میسره گفت

62

زنهار کنون که میتوانی باری
بر دار ز خاطر عزیزی باری
کاین مملکت حسن نماند جاوید
از دستِ تو هم برون رَوَد یکباری

63

گاهِ سحر است خیز ای ساده پسر
پر بادهٔ لعل کن بلوری ساغر
کاین یکدمِ عاریت درین کُنجِ فنا
بسیار بجوئی و نیابی دیگر

64

می لعلِ مذابست و صراحی کانست
جسم است پیاله و شرابش جانست
آن جامِ بلورین که ز می خندانست
اشکیست که خونِ دل درو پنهانست

65

Les hypocrites qui se disent des ascètes
prétendent distinguer entre l'âme et le corps.
Je vais donc me coiffer d'un broc de vin la tête,
et qu'ils me scient le crâne, s'ils croient que j'ai tort [50] !

66

Que mon amour persiste autant que mon tourment !
Aujourd'hui, j'ai reçu la voix de la tendresse
— un regard en passant et puis, à mon adresse,
ceci : « Fais pour le mieux et goûte ce moment ! »

67

Je bois du vin, c'est vrai, mais jamais ne me soûle.
Vers la coupe je tends la main. Sais-tu pourquoi
je ne suis pas semblable au reste de la foule ?
Je préfère le vin à n'adorer que moi.

68

J'étais dans l'atelier d'un potier, hier au soir.
Je vis deux mille pots — muets ou bien bavards.
« Où donc sont-ils passés, disait un pot criard,
le potier, le marchand et l'acheteur de jarres [51] ? ».

65

آنان که اساس زُهد بر زَرْق نهند
آیند و میانِ تن و جان فرق نهند
بر فرق نهم سبوی می را زین پس
گر همچو خروسم ارّه بر فرق نهند

66

دِلبُرده که عمرش چو غمم باد دراز
امروز تلطّفی ز نو کرد آغاز
برچشم من انداخت دمی‌چشم و برفت
یعنی که نِکُوئی کُن و در آب انداز

67

من باده خورم ولیك مستی نکنم
الّا بقدح دراز دستی نکنم
دانی غرضم ز می پرستی چه بود
تا من چو تو خویشتن پرستی نکنم

68

در کارگهِ کوزه گری رفتم دوش
دیدم دو هزار کوزه گویا وخموش
ناگاه یکی کوزه بر آورد خروش
کو کوزه گر و کوزه خر و کوزه فروش

69

Hier au soir, j'étais ivre et, devant la taverne,
j'aperçus un vieillard, la cruche sur le dos.
« N'as-tu pas honte ? » dis-je. Il me fit : « Baliverne!
Dieu est bon. Bois du vin! » Et s'en fut, tout faraud [52].

70

Personne n'a jamais dévoilé le mystère.
Nulle âme n'a percé le secret d'ici-bas.
Il n'est pas de repos, sauf au cœur de la terre.
Bois donc! C'est une longue énigme que voilà [53].

71

O vin, c'est toi que j'aime et je suis comme fou
de toi. Je bois sans cesse et jamais je n'ai honte.
Mais je bois tant qu'on me demande, en fin de compte :
« O barrique de vin, d'où viens-tu? Dis-moi d'où [54] ? »

72

C'est une honte que d'avoir un bon renom,
et que d'être écrasé par le poids des étoiles.
S'enivrer de la vigne est un moindre scandale
que de prétendre se passer de la boisson.

69

سر مست بمیخانه گذر کردم دوش
پیری دیدم مست و سبوئی بر دوش
گفتم که: چرا نداری از یزدان شرم
گفتا که: کریمست خدا، باده بنوش

70

در پردهٔ اسرار کسی را ره نیست
زین تعبیه جان هیچکس آگه نیست
جز در دلِ خاك تیره منزلگه نیست
می خور که چنین فسانه ها کوته نیست

71

ای باده، تو معشوقِ منِ شیدائی
من میخورم و نترسم از رسوائی
چندان خور می که هرکه بیند، گوید
ای خُمِ شراب، از کجا میائی

72

ننگی است بنامِ نیك مشهور شدن
عار است زجورِ چرخ رنجور شدن
خمّار ببویِ آبِ انگور شدن
به زانکه بزُهدِ خویش مشهور شدن

73

Décidément, on me conseille de moins boire
et l'on me dit : « Quelle est ton excuse à ceci ? »
Je réponds : « Je n'ai d'autre excuse, mes amis,
que le plaisir d'aimer et le plaisir de boire ».

74

Si tu travailles pour te vêtir et pour boire,
c'est là un moindre mal — tu es tout excusé.
Mais tout le reste est vain : il faut le refuser.
Et quant à vendre ta vie en échange : voire !

75

Je connais les aspects de l'être et du non-être
et l'intime revers du haut comme du bas.
Mais pourtant, je ne parviens pas à mieux connaître
ce que l'ivresse enfin ne me révèle pas [55].

76

Avant que le tourment de la nuit ne t'isole,
dis-leur donc d'apporter du vin, ô mon idole !
Pauvre enfant, tu n'es pas en or, pour que les gens
s'en aillent t'enterrer, puis te tirer du sol.

73

گویند مرا که: می تو کمتر خور از این
آخر بچه عذر بر نداری سر از این
عذرم رخِ یار و بادهٔ صُبحدم است
انصاف بده، چه عذر روشنتر از این

74

آن مایه که نوشی ز جهان تا پوشی
معذوری اگر در طلبِ آن کوشی
باقی همه رایگان نیرزد هُشدار
تا عمرِ گرانمایه بدان نفروشی

75

من ظاهرِ نیستی و هستی دانم
من باطنِ هر فراز و پستی دانم
با اینهمه از دانشِ خود شرمم باد
گر مرتبهٔ ورای مستی دانم

76

زان پیش که غمهات شبیخون آرند
برگوی بُتا تا مِی گُلگون آرند
تو زَرْ نهٔ ای غافل نادان که ترا
در خاك نهند و باز بیرون آرند

77

Mon ivresse exagère et mon chagrin s'épanche.
Je suis heureux, vois-tu, malgré ma tête blanche,
en regardant ton grain de beauté. Ta fraîcheur
appelle ma vieillesse au printemps de mon cœur [56].

78

J'ai l'Ami et le vin. Toi, le couvent, le temple.
Je suis promis au Feu. Vous autres, au Paradis.
Qu'ai-je donc fait, pour que mon sort me soit prédit,
prédestiné, écrit sur l'ardoise du Temple [57] ?

79

De tous les voyageurs qui ont pris cette route,
qui donc est revenu, a rebroussé chemin ?
Prends garde de laisser peines d'amour en route,
car tu ne reviendras jamais ici, demain.

80

Tant que tu seras fait d'os, de chair et de sang,
ne franchis pas ce seuil qui est ta destinée.
Ne cède pas à l'ennemi le plus puissant
et ne recherche pas la faveur renommée [58].

77

ساقی ، غمِ من بُلند آوازه شدست
سرمستی من برون زِ اندازه شدست
با موی سپید سرخوشم کز خطِ تو
پیرانه سرم ، بهارِ دل تازه شدست

78

ما با می و معشوق و شما دیر و کِنِشت
ما اهلِ جحیم و شما اهلِ بهشت
تقصیرِ من از روزِ ازل چیست بگوی
نقّاش چنین بلوحِ تقدیر نِبِشت

79

از جملهٔ رفتگانِ این راهِ دراز
باز آمدهٔ کو که خبر پرسم باز
زنهار درین دو راههٔ راز و نیاز
چیزی نگذاری که نمیائی باز

80

تا در تنِ تست استخوان و رَگ و پی
از خانهٔ تقدیر مَنِه بیرون پی
گردن مَنِه ار خصم بُوَد رستمِ زال
مِنّت مکش ار دوست بُوَد حاتمِ طی

81

Tu es coupable, ami, de désobéissance,
mais Dieu est le pardon, Il est la bienveillance.
Te voilà aujourd'hui ivrogne, mais demain
Il ira sur tes os étendre Sa clémence.

82

Il vaut mieux oublier ce qui n'est pas le vin,
sous la tente, versé par l'ivre beauté brune.
Mieux vaut être ivre et trébucher sur le chemin
que de creuser la mer ou de chercher la lune [59].

83

Le brin d'herbe qu'on voit sur le bord d'un ruisseau
fut un jour le duvet d'une joue angélique.
Garde-toi de fouler cette herbe, pauvre sot :
songe qu'elle a connu l'éclat de la tulipe.

84

Lorsque je suis à jeun, je me passe de joie.
Quand je suis ivre, je me sens tout abattu.
Entre ces deux états, je suis en bonne voie,
car de mon vice je me fais une vertu.

81

از خالقِ بخشنده واز ربِّ رحیم
نومید مشو ز جرم و عصیان عظیم
گر مست وخواب خفته باشی امروز
فردا بخشد باستخوانهای رمیم

82

از هرچه بجز مَیَسْت کوتاهی بِه
وز دستِ بُتانِ مستِ خرگاهی بِه
مستیّ و قلندری و گمراهی بِه
یك جرعهٔ می ز ماه تا ماهی بِه

83

هر سبزه که بر کنارِ جوئی بودست
گوئی که خطِّ فرشته خوئی بودست
تا بر سرِ سبزه پا بخواری ننهی
کان سبزه زخاكِ لاله روئی بودست

84

تا هُشیارم طرب زِ من پنهانست
چون مست شدم درخِرَدَم نقصانست
حالیست میانِ مستی و هُشیاری
من بندهٔ آن که زندگانی آنست

85

Quand j'embrasse la cruche, au comble du désir,
je cherche à boire l'élixir de longue vie.
Sa bouche est sur la mienne, et je peux donc l'ouïr :
« J'ai vécu comme toi, tenons-nous compagnie [60] ! »

86

Je bois du vin et je caresse les cheveux
de mon amour, au bord d'un pré. Allons, à boire !
Des révolutions du destin, je ne veux,
ivre de vin, jamais plus garder la mémoire.

87

Le Ciel n'augmente rien, pour nous, que le souci.
S'il nous envoie une âme, c'est pour la reprendre.
Que ne peut-on le dire à qui doit naître ici !
Ne vaudrait-il pas mieux lui conseiller d'attendre ?

88

Heureux celui qui sait rester un homme libre
et sait se contenter des simples dons de Dieu,
qui retient chaque jour son souffle peu à peu :
boire et aimer sans frein, n'est-ce pas, cela, vivre [61] ?

85

لب بر لبِ کوزه بُردم از غایتِ آز
تا زو طلبم واسطهٔ عمرِ دراز
لب بر لبِ من نهاد و بر گفت براز
من هم چو تو بوده ام، دمی با من ساز

86

بر کف میِ لعل و زُلفِ دلدار بدست
بر طَرَفِ چمن کند باقبال نشست
می نوشد و از دورِ فلك نندیشد
تا آنکه شود زبادهٔ عشرت مست

87

افلاك که جز غم نفزایند دِگر
نَنهند یکی تا نَرُبایند دِگر
نا آمدگان، اگر بدانند که ما
از دهر چه میکشیم، نایند دگر

88

خوش آنکه در این زمانه آزاده بزیست
خُرسند بَهر چِش که خدا داده بزیست
وین یکدمِ عمررا غنیمت بِشُمُرْد
آزاده و با ساده و با باده بزیست

89

Dois-je montrer mon ignorance à tout venant ?
Mon cœur est las, pourtant, de mon incompétence.
Je ferais mieux, je crois, de me ceindre la panse,
honteux de mes péchés de mauvais Musulman [62].

90

La roue au ciel [63] menace ma vie et la tienne.
Elle vise mon âme innocente et la tienne.
Assis sur ce gazon, bois donc et sois heureux,
car l'herbe poussera sur ma cendre et la tienne.

91

Ce gobelet est fait de fragments mis ensemble :
quel ivrogne oserait le réduire en morceaux ?
Et quel soin amoureux de la beauté des membres
serait assez haineux pour les mettre en morceaux [64] ?

92

Tantôt douce et tantôt amère, c'est la vie.
Peu importe le lieu où notre verre est plein.
Partout la lune, là où nous buvons du vin,
sera pleine, en croissant, évidente ou ravie.

89

تا چند کُنَم عرضهٔ نادانیِ خویش
بگرفت دل از بی سر و سامانیِ خویش
زُنّار، از این سپس، میان خواهم بست
از شرمِ گناه و از مسلمانیِ خویش

90

این چرخ فلك ، بهرِ هلاكِ من و تو
قصدی دارد ، بجانِ پاكِ من و تو
بر سبزه نشین و می خور و شاد بُوی
کاین سبزه برون دَمَد زخاكِ من و تو

91

اجزای پیالهٔ که در هم پَیْوَست
بشکستنِ آن روا نمیدارد دست
چندین سر و پای نازنین وسرودست
از مِهرِ که پَیْوَست وبکینِ که شکست

92

چون میگذرد عمر ، چه شیرین و چه تلخ
پیمانه چو پُر شد ، چه نشاپور و چه بلخ
می نوش که بعد از من و تو ماه بسی
از سَلْخ بغُرّه آید از غُرّه بسَلْخ

93

A qui donc puis-je révéler le grand mystère
de la nature humaine et de notre destin ?
L'homme est né façonné d'argile et de chagrin,
puis il fait quelques pas et quitte cette terre.

94

Garçon au pied léger, c'est l'heure matinale
du premier verre : apporte-moi un peu de vin.
La chaleur de l'été, la froidure hivernale
ont vu naître et mourir cent mille souverains[65].

95

Tous ceux qui ont usé le monde sous leurs pas
et dont la grande quête a embrassé deux mondes,
ces grands savants, ont-ils vraiment — ou n'ont-ils pas
— pénétré les secrets de la machine ronde ?

96

Le vin est comme une autre vie à notre vie.
Souffres-tu ? Remplis-en la coupe dans ta main.
Ce monde n'est qu'un songe creux, un conte vain :
Profite du moment qui va t'être ravi.

93

کو محرمِ راز تا بگویم یکدم
کز گاهِ نخست، خود چه بود ست آدم
محنت زاده سرشتهٔ از گِلِ غم
یکچند جهان بگشت و بر داشت قدم

94

هنگام صبوح ای پسرِ فرخ پی
بر ساز ترانهٔ و پیش آور می
بُردست بخاك، صد هزاران جم و کی
این آمدنِ تیرمه و رفتنِ دی

95

آنانکه جهان زیرِ قدم فرسودند
وندر طلبش هر دو جهان پیمودند
آگاه نیم از آنکه آنان زین بیش
از کار، چنانکه هست، آگه بودند

96

زان باده که عُمررا حیاتِ دِگر است
پُر کن قدحی، گرچه ترا دردِ سر است
بَر نِه بکفم که کارِ عالم سَمَر است
بشتاب که عمر هردمی درگُذر است

97

Le cycle [66] de notre vie et de notre mort
n'a ni commencement ni fin, à vue humaine.
Aucun de nous ne sait quel bon vent nous amène
ici-bas et, plus tard, nous ramène — à quel port ?

98

Le printemps a lavé la tulipe et sa joue.
Lève-toi, tends la main vers la coupe de vin.
Car l'herbe d'aujourd'hui, sur laquelle tu joues,
poussera sur tes os et ta cendre, demain.

99

A quoi bon, sur ton sort, gémir, pleurer et geindre ?
Nul ne peut réclamer plus que son propre lot.
Le tien, depuis toujours, est écrit, pauvre sot.
Tu n'as ni plus, ni moins : cesse donc de te plaindre.

100

Puisque tous les secrets te sont connus, ami,
pourquoi te lamenter, te faire du souci ?
Les choses ne vont pas comme tu le souhaites ?
Contente-toi de vivre un court instant ainsi.

97

دوری که در و آمدن و رفتنِ ماست
آنرا نه نهایت نه بدایت پیداست
کس هیچ نگفته اند زین معنی راست
کاین آمدن از کجا و رفتن بکجاست

98

چون ابر بنوروز رخِ لاله بشست
برخیز و بجامِ باده کن عزم درست
کاین سبزه که امروز تماشا گهِ تست
فردا همه از خاك تو برخواهد رُست

99

برخود ستم و رنج نهادن بیجاست
از سهمِ خود فزون نمی باید خواست
آنچه از ازلت بنام بنوشته شدست
آنست ترا بهره، بدونِ کم و کاست

100

چون اگهی ایدوست ز هر اسراری
چندین چه خوری بیهُده تیماری
چون می نرود باختیارت کاری
خوش باش درین دمی که هستی باری

101

Ta roue, ô Ciel, qui ne nous montre aucun mystère,
a fait périr maints rois, autant de favoris.
Bois donc, puisque ta vie est brève sur la terre
et que nul ne revient, après être parti [67].

102

Le Paradis et les houris, comme c'est bon!
Mais le jus de la vigne, aussi, comme c'est bon!
Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, car, en somme,
entendre le tambour, de loin, comme c'est bon [68]!

103

L'angoisse est sans limite : hâte-toi d'être heureux.
Les astres sont unis au ciel de ta naissance.
Les briques qu'on fera avec tes os poudreux
serviront à bâtir les murs de la puissance.

104

Puisque je ne suis pas éternel sur la terre,
pourquoi vivre sans vin et me passer d'amour ?
A quoi bon parler de « jamais » et de « toujours » ?
Quand nous mourons, l'univers reste temporaire [69].

101

اینچرخ که با کسی نمیگوید راز
کُشته بَسِتَم هزار محمود و ایاز
می خور که نبخشند بکس عمر دراز
وانکس که شد از جهان نمیاید باز

102

گویند ترا بهشت با حُور خوشست
من میگویم که آبِ انگور خوشست
این نقد بگیر و دست ازان نسیه بشوی
کاواز دُهُل شنیدن از دور خوشست

103

خوش باش که غصّه بیکران خواهد بود
درچرخ ، قرانِ اختران خواهد بود
خِشتی که زخاکِ تو بخواهند زدن
دیوارِ سرایِ دِگران خواهد بود

104

جاوید نِیَم چو اندرین دهر مقیم
پس بی می و معشوق خطایست عظیم
تا کَیْ ز قدیم و مُحدث ای مردِ سلیم
رفتیم چو ما ، جهان چه مُحدث چه قدیم

105

Destin, reconnais-tu ta manie imbécile ?
Tu te conduis comme un exécrable tyran,
tu fais souffrir les bons, tu combles les méchants.
Es-tu un âne, ou n'es-tu qu'un gâteux sénile [70] ?

106

Toujours je lutte avec mes passions : mais que faire ?
Mes actes, mes péchés m'angoissent : mais que faire ?
Certes, je sais, mon Dieu, que tu es généreux,
mais devant Toi j'ai honte et je me dis : que faire [71] ?

107

Nous sommes acheteurs de vin vieux et nouveau
et nous irons vendre le monde deux grains d'orge [72].
La crainte de la mort nous prend tous à la gorge :
buvons donc, et allons au diable s'il le faut.

108

Échanson, si mon cœur échappe à mon contrôle,
il est comme la mer et ne s'écoule pas.
Le mystique, au contraire, est un comme un vase étroit :
son âme, si le vin la touche, devient folle [73].

105

ای دهر، بظلمهای خود مُعترفی
در خانقهٔ جَور و ستم مُعتکفی
نعمت بخَسان دهی و نِقْمَت بکسان
زین هردو برون نیست خری یا خَرَفی

106

با نَفْسْ همیشه در نبردم چکنم
وز کردهٔ خویشتن بدَردم چکنم
گیرم که زمن درگذرانی بکَرَم
زین شرم که دیدهٔ چه کردم، چکنم

107

مائیم خریدارِ می کهنه و نو
وانگاه فروشندهٔ عالَم بدو جو
گفتی که پس از مرگ کجا خواهی رفت
می پیشِ من آر، هر کجا خواهی رو

108

ساقی، دلِ من زدست اگر خواهد رفت
دریاست کجا ز خود بدر خواهد رفت
صوفی که چو ظَرفِ تنگ پر از خَجل‌است
یك جرعه اگر خوَرد، بسر خواهد رفت

109

Le rouleau du jeune âge, hélas, est mis en pièces.
Le printemps de la vie a fait place à l'hiver.
Et cet oiseau joyeux qu'on nomme la jeunesse,
je ne sais quand il vint, ni quand il a pris l'air.

110

Si je pouvais saisir les tablettes du Sort,
comme j'y inscrirais tout ce que je désire!
J'effacerais toutes les peines, tous les torts,
je lèverais la tête et me mettrais à rire.

111

C'est la voûte du ciel maléfique : regarde!
C'est le monde, privé des êtres chers : regarde!
Vis pour toi-même cet instant, si tu le peux.
Ni hier, ni demain, c'est le présent : regarde [74]!

112

Le printemps est venu et l'hiver est parti.
Le Livre de la Vie a retourné ses pages.
Bois du vin, sois heureux. Le philosophe a dit :
« Le vin est l'antidote au poison de notre âge » [75].

109

افسوس که نامهٔ جوانی طی شد
وان تازه بهارِ زندگانی طی شد
آن مرغ طرب که نامِ او بود شباب
افسوس ندانم که کی آمد، کی شد

110

گر دست بلَوحهٔ قضا داشتمی
بر مَیل و مرادِ خویش بنگاشتمی
غم را زِ جهان یکسره بر داشتمی
وز شادی، سر بچرخ افراشتمی

111

زین گُنبدِ گردنده، بد افعالی بین
وز جُملهٔ دوستان جهان خالی بین
تا بتوانی تو یکنفَس خود را باش
فردا مَطَلَب، دَی مَنِگر، حالی بین

112

از آمدنِ بهار و از رفتنِ دَی
اوراقِ کتابِ ما همی گردد طی
می خور، مخور اندوه، که فرموده حکیم
غمهای جهان چو زَهر و تریاکش می

113

Chaque instant de ta vie est fugitif et passe.
C'est de toi qu'il dépend qu'il soit heureux — et passe.
Fais attention : ta vie est ton seul capital,
tu dois le dépenser lui aussi, car tout passe[76] .

114

Regarde le potier qui façonne la glaise.
Pourquoi est-il brutal ? A-t-il raison ou tort ?
Irait-il triturer cette argile à son aise,
s'il pensait que c'est la poussière de ses morts ?

115

On te dit : « Si tu bois du vin, quelle souffrance
t'attend, au Dernier Jour, dans le feu de l'enfer! »
Peut-être. Mais alors, sache ce que tu perds
en ne t'enivrant pas avant cette échéance.

116

Nous sommes des jouets entre les mains du Ciel
qui nous déplace comme Il veut : c'est notre maître.
Au jeu d'échecs, nous sommes des pions éternels [77]
qui tombent un à un tout au fond du non-être.

113

گر یکنَفَسَت ز زنـدگانی گذرد
مگذار که جز بشادمانی گذرد
زنهار که سرمایهٔ این مُلْکِ جهان
عُمر است ، بدانسان گذرانی گذرد

114

این کوزه گران که دست برگِل دارند
گر عقل و خِرَد نیك برو بگمارند
هرگز نزنند بمُشت و سیلی و لگد
خاكِ پدَرانست ، نِکو میدارند

115

گویند مخور می که بلاکش باشی
در روزِ مُکافات در آتش باشی
حَقّست ، ولی بَجهر دو عالَم ارزد
یکدم که تو از شراب سرخوش باشی

116

ما لُعبتکانیم و فلك لعبت بـاز
از روی حقیقت نه که از روی مجاز
بازیچه همی کنیم بر نطع وجود
اُفتیم بصندوقِ عدم ، یکیّك باز

117

Un oiseau est perché sur un rempart. Tout proche
est un crâne de roi, auquel il dit : « Hélas,
trois fois hélas, où est passé le son des cloches,
où est la plainte des tambours de ce temps-là ? »

118

Si tu peux te saisir d'un flacon de bon vin,
bois-le en compagnie. Il faut bien que tu saches
que notre Créateur, vois-tu, se moque bien
de voir tremper ma barbe, comme tes moustaches.

119

C'est à cause du Ciel que mon cœur est farouche.
C'est Lui qui déchira mon bonheur en lambeaux.
L'air qu'il souffle sur moi m'est le feu d'un flambeau
et l'eau a pris un goût de terre dans ma bouche[78].

120

Tant de regrets du monde et de soucis profanes !
Pourquoi donc ? Puisque nul jamais n'est éternel.
Ton souffle même n'est qu'un prêt providentiel :
comprends donc que ta vie elle-même se fane.

117

مُرغی دیدم نشسته بر بارهٔ طوس
در پیش نهاده کلّهٔ کیکاوس
با کلّه همی گفت که افسوس افسوس
کو بانگ جرسها وچه شد نالهٔ کوس

118

گر زانك بدستت آید از می دومنی
مینوش بهر جمع و بهر انجُمنی
آنکس که جهان ساخت فراغت دارد
از سَبْلتِ چون توئی و ریشِ چو منی

119

ایچرخ دلم همیشه غمناك کنی
پیراهنِ فَرُخِیِّ من چاك کنی
بادی که بمن وَزد تو آتش کُنِیَش
آبی کی خورم، در دهنم خاك کنی

120

چندین غمِ مال وحسرتِ دنیاچیست
هرگز دیدی کسی که جاوید بزیست
این چند نفَس در تن تو عاریتست
با عاریتی، عاریتی باید زیست

121

Que de jours et de nuits ont passé avant nous,
et que de fois le ciel a roulé sur lui-même!
A la poussière ici que notre pas soit doux :
n'écrase pas les yeux de celui que tu aimes!

122

Cette cruche de vin est bonne : c'est la mienne.
Bois un verre, offre-m'en un autre. Et dis-toi bien
qu'un potier fera une cruche, ici, demain,
avec la poudre de mes os, avec la tienne.

123

Nous adorons le vin et l'amour, aujourd'hui.
Nous sommes ivres des idoles, aujourd'hui.
Nous avons échappé à notre propre vie
et nous voici à la Cour Suprême, aujourd'hui [79].

124

On dit qu'au Paradis des filles aux yeux noirs,
du vin pur et du miel seront matin et soir.
Il n'y a donc, à boire et aimer, nulle honte,
puisque tel est notre destin, en fin de compte [80].

121

پیش از من و تو لیل و نهاری بوده‌است
گردنده فلک ، بر سرِ کاری بوده‌است
زِنهار قدم بخاک آهسته نهی
کان مردُمکِ چشمِ نگاری بوده‌است

122

زان کوزهٔ می که نیست در وَی ضرری
مینوش یکی قدح بمن دِه دگری
زان پیش که روزگار در رهگُذری
خاکِ من و تو کوزه کند کوزه گری

123

ما عاشق و می پرست و مستیم امروز
در کوی بُتان، باده پرستیم امروز
از هستیِ خویشتن بکُلّی رسته
پَیوَسته بدرگاهِ اَلَسْتیم امروز

124

گُویند بهشت و حورِعَین خواهد بود
آنجا میِ ناب و انگبین خواهد بود
گر ما مَی و معشوق پرستیم رواست
چون عاقبتِ کار همین خواهد بود

125

Si j'ai un bon gros pain, fait de pure farine,
un broc de vin et un beau gigot de mouton [81],
et qu'avec mon amour je sois dans quelque ruine :
voilà bien des plaisirs de roi, me dira-t-on.

126

Quand nos deux corps perdront mon âme avec la tienne,
les os des morts seront ma tombe avec la tienne.
Et plus tard, des maçons, pour bâtir un tombeau,
viendront déterrer ma poussière avec la tienne.

127

Nous ressusciterons, à croire les ascètes,
dans la condition où la mort nous a pris.
Que la liqueur et la passion soient toujours prêtes,
pour qu'elles ressuscitent avec nous aussi!

128

L'ivrogne, nous dit-on, sera damné. Folie!
Il tombe sous le sens, amis, qu'il n'en est rien.
Car, si c'est dans le feu que l'amant ivre expie,
le Paradis sera vide comme ma main [82].

125

گر دست دهد ز مغزِ گندم نانی
وز می دو منی ، ز گوسپندی رانی
با دلبرکی نشسته در ویرانی
عیشی است که نیست حدِّ هر سلطانی

126

از تن چو برفت جان پاکِ من و تو
خاکِ دگران شَوَد مَغاکِ من و تو
زین پس ز برای خشتِ گورِ دگران
در کالبُدی کَشَنْد خاکِ من و تو

127

گویند هر آنکسان که با پَرهیزند
آنسان که بمیرند بدانسان خیزند
ما با می و معشوق از آنیم مُدام
باشد که بحَشْرِمان چنان انگیزند

128

گویند که دُوزَخی بُوَد مردمِ مست
حَرفی است خلاف و دل در او نتوان بست
گر عاشق و مست دوزخی خواهد بود
فردا نگری بهشت را چون کفِّ دست

129

Des hommes ont brisé et jeté sur le sol
un bel objet qui sert à boire : un simple bol.
Ne l'écrase donc pas sous tes pieds, pas trop fort :
il fut peut-être fait de poussière de morts.

130

Ceux qui travaillent pour l'amour de l'intellect
perdent leur temps : un bœuf ne donne point de lait.
Mieux vaut prendre les oripeaux de la folie,
car, aujourd'hui, l'on vend, pour la raison, la lie.

131

Khayyâm, pourquoi pleurer puisque tu as péché ?
Il ne te sert à rien de prendre un air penché.
S'il n'est point de péché, point de miséricorde :
le pardon n'a de sens qu'à cause du péché [83].

132

Il faut être prudent, au royaume des cieux.
Mais ici-bas, il faut surtout savoir se taire,
oublier ses oreilles, sa langue et ses yeux,
ne rien entendre, ne rien voir — et puis se taire [84].

129

این کاسه که بس نکوش پرداخته اند
بشکسته و در رهگذر انداخته اند
زنهار بر او قدم بخواری ننهی
کاین کاسه زکاسه هایِ سر ساخته اند

130

آنانکه بکارِ عقل در میکوشند
بیهوده بود که گاوِ نر میدوشند
آن بِهْ که لباس اَبلَهی در پوشند
کامروز بعقل تَرّه می بفروشند

131

خَیّام ، برای گُنه این ماتَم چیست
وز غم خوردن فایده بیش‌وکم چیست
گر هیچ گنه نباشدی،غُفران‌چیست
غفران ز برای‌گنه آمد، غم چیست

132

درعالمِ جان بهوش میباید بود
در کارِ جهان خموش میباید بود
تا چشم و زبان وگوش بر جا باشند
بی چشم و زبان وگوش میباید بود

133

Boire du vin et tourner autour des idoles
vaut mieux que l'hypocrite abstinence. Je dis
que, si le franc buveur dont les jambes flageolent
va en enfer, qui donc verra le Paradis ?

134

Je suis jeune, et c'est le bon vin que je préfère.
La beauté, le vin pur, c'est ce que je préfère.
Ce monde déclinant me paraît un désert.
C'est donc l'ivresse et le déclin que je préfère.

135

Tu es le prisonnier des couleurs, des parfums.
Tu poursuis tous les corps avec indifférence.
Pourtant, serais-tu la fontaine de jouvence [85],
que tu retournerais à la terre, à la fin.

136

Une coupe de vin vaut cent cœurs et cent fois.
Une gorgée équivaut à toute la Chine [86].
Quelle amertume en ce bas monde peut, dis-moi,
se comparer avec mille douces poitrines ?

133

می‌خوردن و گِردِ نیکوان گردیدن
بهتر که بزَرق زاهدی ورزیدن
گردوزخیَند مردمِ مست بگوی
پس روی بهشت را کِی خواهد دیدن

134

ایّام جوانیست شراب اَوّلیتر
با روی نکو بادهٔ ناب اوّلیتر
این عالمِ فانی چو خرابست ویَباب
از باده دَرُو مست وخراب اوّلیتر

135

تا چند اسیرِ رنگ و بو خواهی شد
تا کَی پیِ هر زِشت ونکوخواهی شد
گر چشمهٔ زمزمی وگر آب حیات
آخر بَدِلِ خاك، نهان خواهی شد

136

یك جامِ شراب صد دل و دین ارزد
یك جرعهٔ می بملکتِ چین ارزد
جز بادهٔ لعل چیست در روی زمین
تلخی که هزار جانِ شیرین ارزد

137

Chaque jour, la rosée imprègne la tulipe
et la violette cède sous les gouttes d'eau [87].
Mais je dois avouer que, pour moi, rien ne vaut
la rose et ses pétales chastes qui palpitent.

138

La vieillesse me traite injustement. Ma mine,
jadis fraîche et fleurie, est jaune comme un coing [88].
Et ma vie a perdu son toit, ses quatre coins,
et sa porte et ses murs, et n'est plus qu'une ruine.

139

Le jour qui est passé, il faut que tu l'oublies.
Celui qui va venir ? Va, n'y pense donc point.
Sois heureux, sans souci d'hier ou de demain.
Garde-toi de jeter aux quatre vents ta vie.

140

D'être resté à jeun, je n'ai pas la mémoire
un seul jour, fût-ce même la Nuit du Destin [89].
La coupe aux lèvres, le flacon contre mon sein,
je le tiens par le col et je ne sais que boire.

137

هر صبح که روی لاله شَبنَم گیرد
بالای بنفشه در چَمَن خَم گیرد
انصاف مرا ز غُنچه خوش میاید
کاو دامَنِ خویشتن فَراهَم گیرد

138

پیری سر و بَرگ نا صوابی دارد
گلنارِ رُخم برنگ آبی دارد
بام و در و چار رُکنِ دیوارِ وجود
وِیران شده و رو بخرابی دارد

139

روزی که گذشتست ازو یاد مکن
فردا که نیامدست فریاد مکن
بر نامده و گذشته بُنیاد مکن
خوش باش کنون و عمر بر باد مکن

140

هُشیار نبوده ام دَمی تا هستم
گرچه شبِ قَدَر باشد، آنم مستم
لب برلبِ جام و سینه برسینهٔ خُم
تا روز بگردنِ صُراحی دستم

141

Tu ne bois pas de vin ? Laisse les autres boire
et cesse de tricher et de jouer au saint.
Tu es bien fier de ne toucher jamais au vin,
mais tu fais cent péchés bien pires et sans gloire.

142

Boire du vin te fait oublier tes angoisses
et met au désespoir ton ennemi à jeun.
Quel avantage aurais-tu à rester à jeun,
à part emplir ton cœur d'inexprimable angoisse ?

143

Relève-toi, mon cœur, et prends ton luth. Jouons !
Écrasons l'infamie avec le bon renom !
Nous vendrons pour du vin mon tapis de prière
et briserons le verre ambigu sur les pierres [90].

144

Ne te tourmente pas, ami, en vérité,
à propos de ce monde qui n'est plus que ruine.
Hier est passé, et l'avenir est en gésine.
Ignore ce qui est — et n'a jamais été.

141

گر می نخوری، طعنه مَزَن مستانرا
از دست بِهِل تو حیلت ودَستانرا
تو غَرّه ازانی که ننوشی مِی ناب
صد کار کنی که می غلامست آنرا

142

میخور که ترا بی خبر از خویش کند
خون در دل دُشمنِ بد اندیش کند
هُشیار بُدَن چه سود دارد، جز آنك
زاندیشهٔ پایان دلِ تو ریش کند

143

بر خیز دِلا که چنگ بر چنگ زنیم
می نوش کنیم و نام بر ننگ زنیم
سجّاده بیَك پیاله میَ بفروشیم
وین شیشهٔ نام و ننگ بر سنگ زنیم

144

ای دوست غمِ جهان بیهوده مخور
بیهوده غمِ جهان فرسوده مخور
چون بود گذشت و نیست نابود پدید
خوش باش و غمِ بوده و نابوده مخور

145

Le Croissant de la Fête va monter encor [91]
et la joie avec lui va prendre son essor.
Vois, la faucille de la lune est plus étroite :
comme elle, ton chagrin va rétrécir encor.

146

Je n'ai pas honte qu'on me blâme de t'aimer [92].
Pourquoi irais-je leur montrer ce qu'ils ignorent ?
C'est un philtre d'amour qui les guérit encore,
s'ils sont braves et n'ont pas peur de son baiser.

147

Quand je vois comme vont le monde et ses affaires,
je sens bien comme tout est vain et sans valeur.
Dieu soit loué, pourtant, car, au fond de mon cœur,
je sais combien je suis déçu sur cette terre.

148

Battons des mains joyeusement, à l'unisson.
Nous danserons de joie au-dessus de la tête
de nos chagrins. Et prenons un peu de boisson,
avant que l'aube naisse et que meure la fête.

145

خوش باش که ماهِ عید نو خواهد شد
اسباب طرب همه نِکو خواهد شد
مَه لاغر و زرد و نَم شدست از سُنْتق
ناچار از این رَنج فـرو خواهد شد

146

در عشقِ تو، از ملامتم ننگی نیست
با بی خبران در این سُخَن جنگی نیست
این شربتِ عشق داروی مردانست
نامردانرا از این قدح رنگی نیست

147

اینگونه که من کارِ جهان می بینم
عالم همه رایِگان بر آن می بینم
سبحان الله بهرچه در می نگرم
ناکامی خویشـتن در آن می بینم

148

تا دست باِتّفاق در هم نـزنیم
پائی بنِشاط بر سرِ غم نـزنیم
پیش از گهِ صبحدم، صبوحی بزنیم
کاین صبح بسی دَمَدْ که ما دم نزنیم

149

Vivre peu, ou longtemps ? Las, nous n'y pouvons rien.
A quoi bon nous soucier du meilleur et du pire ?
Nous ne pourrions remodeler notre destin,
le mien comme le tien, que s'il était de cire [93].

150

J'ai jeté sur un broc de vin mon froc de bure [94]
et fait mes ablutions chez le cabaretier.
Peut-être est-ce chez lui que je vais retrouver
tout ce que j'ai perdu à la mosquée obscure ?

151

Les secrets d'ici-bas sont inscrits sur mon rôle,
mais ma tête est trop lourde pour les déchiffrer.
Puisque tant d'ignorants ne sauraient les trouver,
il vaut mieux là-dessus garder quelque contrôle.

152

Réduis donc tes désirs et vis tout ton content :
le bien comme le mal du destin va se rompre.
Du vin, de beaux cheveux dans ta main, c'est autant
de pris sur un présent que rien ne peut corrompre.

149

چون روزی و عمر بیش و کم نتوان کرد
خود را بکم و بیش دِژَم نتوان کرد
کارِ من و تو، چنانکه رای من و تُست
از مُوم، بدستِ خویش هم نتوان کرد

150

ما خرقهٔ زُهد بر سر خُم کردیم
وز خاکِ خرابات تیمُّم کردیم
باشد که ز خاکِ میکده دریابیم
آن عمر که در میکده‌ها گُم کردیم

151

اسرارِ جهان چنانك در دفترِ ماست
گفتن نتوان که آن وَبالِ سرِ ماست
چون نیست در این مردمِ نادان اهلی
نتوان گفتن هر آنچه در خاطرِ ماست

152

از آز همی بِکاه و بی‌زی خُرسَند
وز نیك و بدِ زمانه بِگْسِل پَیوند
می در کف و زلفِ دلبری گیر که زود
می بِگسُلد و نماند این روزی چند

153

Ce monde te convient, il te paraît plaisant ?
Pour t'attacher à lui, ce n'est pas suffisant.
Chaque homme, comme toi, vient ici puis repart :
hâte-toi, avant de mourir, et prends ta part !

154

Il fait beau. Il ne fait ni chaud, ni froid. La moire
des pétales de rose a bu la pluie au sol.
Et l'on entend crier la voix du rossignol,
qui dit : « Vive le vin ! Tout le monde doit boire ! »

155

Qui, en ce monde, n'a jamais péché ? — Dis-moi !
Et est-ce vivre que ne pas pécher ? — Dis-moi !
Je fais le mal et récolte Ta malveillance :
quelle est la différence entre nous deux ? — Dis-moi [95] !

156

Tu es mon Créateur. C'est Toi qui as voulu
que je sois amoureux de vin et de musique.
Puisque c'est Toi auquel, depuis toujours, il plut
de me créer ainsi : n'es-tu pas diabolique [96] ?

153

عالم اگر از بهر تو می آرایند
مگرای بدان که عاقلان نگرایند
بسیار چو تو روند و بسیار آیند
بربای نصیبِ خویش کت بربایند

154

روزیست خوش و هوا نه گرمست و نه سرد
ابر از رُخِ گلزار همی شوید گرد
بلبل بزبانِ حال نَزْدِ گلِ زرد
فریاد کند هماره می باید خورد

155

ناکرده گُناه در جهان کیست، بگوی
وانکس که گنه نکرد چون زیست، بگوی
من بد کنم و تو بد مُکافات دهی
پس فرق میانِ من و تو چیست، بگوی

156

خالق توئی و مرا چنین ساخته ئی
هستم بمی و ترانه دلباخته ئی
چون روزِ ازل مرا چنین ساخته ئی
از بهرِ چه در دوزخم انداخته ئی

157

Lève-toi, et ne pense plus au temps qui passe.
Va donc t'asseoir et goûte ce précieux instant.
Dis-toi que, si le Sort eût été moins clément,
il n'eût pas dépouillé les autres à ta place.

158

Dieu, Tu es généreux. C'est l'effet de Ta grâce.
Pourquoi avoir chassé Adam du Paradis [97] ?
Si Tu es bon pour moi, lorsque je T'obéis,
c'est quand je suis rebelle que j'obtiens Ta grâce.

159

Sois un homme de foi et remplis tes devoirs.
Ce que tu as, il faut qu'aux autres tu le donnes.
Si tu ne prends la vie et le bien de personne,
tout ira pour le mieux. Et, ceci dit : « A boire! » [98].

160

Pas de nuit, que mon cœur ne batte la chamade.
Pas de nuit, que les pleurs ne me rendent malade.
Et pourtant, le tourment dont j'aurais tant souffert
ne remplit pas mon crâne — une coupe à l'envers.

157

برخیز مخور غمِ جهانِ گذران
بنشین و دمی بشادمانی گذران
در طبعِ زمانه گر وفائی بُوَدی
هرگز بتو نوبت نشدی از دگران

158

یا رب تو کریمی و کریمی کَرَمَسْت
عاصی زچه رو برون زباغ ارَمست
با طاعتم ار عفو کنی، نیست کَرَم
با مَعْصیتم اگر ببخشی، کرمست

159

سُستی مکن و فریضه ها را بگذار
وان لُقمه که داری، زکسان بازمدار
درخونِ کس و مالِ کسی قصد مکن
درعهدهٔ آنجهان منم، باده بیار

160

شب نیست که عقل در تحیُّر نشود
وزگریه کنارِ من پر از دُر نشود
پر می نشود کاسهٔ سر از سودا
هرکاسه که سرنِگون بُوَد پر نشود

161

Le nuage est venu : il a pleuré sur l'herbe.
Comment pourrait-on vivre sans le vin vermeil ?
Nous foulons aujourd'hui l'herbe, sous le soleil :
plus tard, nos os engendreront d'autres brins d'herbe.

162

Si je pouvais être le maître, comme Dieu,
je saurais démonter le ciel au beau milieu.
Et je ferais alors, au milieu des étoiles,
un autre ciel, où l'homme atteindrait tous ses vœux.

163

Vieil homme, lève-toi à l'aube et considère
là-bas ce jeune enfant qui chasse la poussière.
Donne-lui des conseils, dis-lui de balayer
doucement ce qui reste des rois de la terre [99].

164

Il n'est point de profit ici-bas. La raison
recueille moins de fruits que le déraisonnable.
Mieux vaut donc me débarrasser de ma raison :
peut-être l'univers sera-t-il plus aimable.

161

ابر آمد و باز بر سر سبزه گریست
بی بادهٔ ارغوان، نمی باید زیست
این سبزه که امروز تماشاگهِ ماست
تا سبزهٔ خاکِ ما تماشاگهِ کیست

162

گر بر فلکم دست بُدی چون یزدان
بر داشتمی من این فلك را ز میان
وز نو فلکی دگر چنان ساختمی
کازاده بکامِ دل رسیدی آسان

163

ای پیر خِرَدمند پگه‌تر برخیز
وان کودکِ خاك بیز را بنگر تیز
پندش ده و گو که نَرْم نرمك می‌بیز
مَغزِ سرِ کَیقُباد و چشمِ پَرویز

164

چون نیست در این زمانه سُودی زخِرَد
جُز بیخرَد از زمانه بر می نخورد
پیش آر از آن که خِرَدَمْ را ببُرد
باشد که زمانه سوی ما بِه نگرد

165

Tu as gravé pour moi le profil solitaire
de mon destin, avec cent merveilles autour.
Aucun moule meilleur ne sortira du four,
puisque c'est Toi qui m'as tiré de Ta chaudière.

166

Khayyâm, si tu es ivre de vin, sois heureux.
Tu es assis près d'une idole ? — Sois heureux.
Et, puisque le néant termine toute chose,
tu n'es donc rien : mais, tant que tu vis, sois heureux.

167

Pourquoi se mettre au cœur un signal de détresse ?
Il vaut mieux lire ouvert le Livre du bonheur [100],
boire du vin, suivre la pente de son cœur :
sinon, la mort pourrait nous gagner de vitesse.

168

Sois sur tes gardes : le Destin est aux aguets.
Ne t'endors pas, car il va fourbir son épée.
S'il te met à la bouche un délectable mets,
n'avale pas : sa caresse est empoisonnée.

165

نقشی است که بر وجود ما ریخته‌یی
صد بو العجبی ز ما برانگیخته‌یی
من زان بِه از این نمیتوانم بودن
کز بوته مرا بدین صفت ریخته‌یی

166

خَیّام اگر ز باده مستی، خوش باش
گر با صنمی دمی نشستی خوش باش
پایانِ همه چیزِ جهان نیستیست
پندار که نیستی، چو هستی خوش باش

167

در دل نَتَوان نشانِ اندُوه نشاند
همواره کتابِ خُرَّمی باید خواند
می باید خورد و کامِ دل باید راند
پیداست که چند در جهان باید ماند

168

هُشدار که روزگار شُور انگیز است
ایمن منشین که تیغ دوران تیز است
در کام تو گر زمَانه لَوَزینه نهد
زِنهار فرو مَبَر که زَهر آمیز است

169

Ai-je égrené les perles devant Toi ? Jamais.
Balayé les péchés de ma face ? Jamais.
Pourtant, je ne désespère pas de Ta grâce,
car je n'ai jamais dit qu'Un fait Deux : ça, jamais ! [101].

170

Quand, au pied de la mort, je girai, tête basse,
attendant qu'elle me plume, comme un oiseau :
puisse ma cendre prendre forme d'une tasse,
pour me faire sentir l'odeur du vin nouveau.

171

Le jour où je mourrai, que le bon vin m'asperge !
Qu'on récite pour moi les prières du vin !
Au Jour du Jugement, vous trouverez enfin
mes restes enterrés sur le seuil de l'auberge.

172

Venus purs du néant, nous en partons impurs.
Venus heureux, nous repartons pleins de misère.
L'eau des pleurs dans les yeux, au cœur un feu obscur,
nous rendons l'âme à l'air et mourons dans la terre [102].

169

گر گوهرِ طاعتت نَسُفتم هرگز
گردِ گنه از چهره نَرُفتم هرگز
نومید نیَم ز بارگاهِ کرمت
زیرا که یکی را دو نگفتم هرگز

170

در پای اَجَل چو من سر افکنده شوم
از دستِ اجل چو مُرغ پَر کنده شوم
زنهار گِلَم بجز صُراحی مکنید
شاید که چو بوی می رسد، زنده شوم

171

چون درگذرم .بباده شُوئید مرا
تلقین ز شرابِ ناب گوئید مرا
خواهید بروزِ حَشر یابید مرا
از خاکِ درِ میکده، جوئید مرا

172

پاك از عدم آمدیم و ناپاك شدیم
شادان بِدَر آمدیم و غمناك شدیم
بودیم ز آبِ دیده در آتش دل
دادیم بباد عُمر و درخاك شدیم

Ballades de Hâfez

Tout passe

Le doux souffle de la brise
répandra son musc encor;
Le vieux monde, de nouveau,
retrouvera sa jeunesse.
L'arbre de Judée tendra
sa coupe pourpre au jasmin,
Tandis que l'œil du narcisse
contemplera l'anémone.
Après la longue douleur
de l'exil, le rossignol
En criant s'élancera
vers la tente de la rose.
Si j'ai quitté la mosquée
pour me rendre à la taverne,
C'est que l'oraison est longue
et que le temps est trop court.
Ne remets pas à demain,
mon cœur, la joie d'aujourd'hui :
Qui serait garant, demain,
de la valeur de ta vie ?
La rose nous est très chère [1] :
jouissons de sa présence,
Car elle part du jardin
aussitôt qu'elle est venue !

نفسِ بادِ صبا

نفسِ بادِ صبا مشك فشان خواهد شد
عالمِ پیر دگر باره جوان خواهد شد
ارغوان جامِ عقیقی بسمن خواهد داد
چشمِ نرگس بشقایق نگران خواهد شد
این تطاول که کشید ازغمِ هجران بلبل
تا سراپردهٔ گل نعره زنان خواهد شد
گر ز مسجد بخرابات شدم خُرده مگیر
مجلسِ وعظ درازست وزمان خواهد شد
ایدل ار عشرتِ امروز بفردا فگنی
مایهٔ نقدِ بقارا که ضمان خواهد شد
گل عزیز ست غنیمت شمریدش صحبت
که بباغ آمد ازین راه واز آن خواهد شد

Ménestrel, pour ce banquet
        d'amis, chante des poèmes !
Ne parle plus du passé,
        ni du moment qui viendra !
Hâfez est venu, pour toi,
        au pays de l'existence :
Fais quelques pas pour lui dire
        adieu, car il va partir... !

مطرب مجلسِ اُنسست غزل‌خوان وسرود

چند گوئی که چنین رفت وچنان خواهد شد

حافظ از بهرِتو آمد سوی اقلیمِ وجود

قدمی نِه بوداعش که روان خواهد شد

La lampe et le matin

Tu es comme le matin.
Je suis la lampe qui brille,
Seule, à l'aube. Souris-moi,
et je donnerai ma vie.
Tel est le deuil [2] de mon cœur,
pour les boucles de ta tête
Que ma tombe fleurira
d'un tapis de violettes [2].
Je me tiens, les yeux ouverts,
sur le seuil de ton désir,
Dans l'attente d'un regard,
... mais, de moi, tu te retires.
Merci. Que Dieu te protège,
ô cohorte de douleurs,
Car, lorsque je serai seul,
tu resteras dans mon cœur!
De mes yeux je suis l'esclave,
lorsque, malgré leur noirceur,
Le compte de mes chagrins
leur fait verser mille pleurs.
Mon idole [3] se dévoile
aux regards de tout le monde,
Mais personne ne surprend
tant de grâce, que moi seul.

توهمچوصُبحی

توهمچو صبحی ومن شمعِ خلوتِ سحرم

تبسمی کن و جان بین که چون همی سپرم

چنین که در دلِ من داغِ زلفِ سرکشِ تُست

بنفشه زار شود تُربتم ، چو در گذرم

بر آستانِ مرادت گشاده ام درِچشم

که یك نظر فگنی خود فگندی از نظرم

چه شکر گویمت ای خیلِغم عَفاكَ الله

که روزِ بیکسی آخر نمیروی ز سرم

غلامِ مردمِ چشمم که با سیاه دلی

هزار قطره ببارد چو دردِ دل شمرم

بهر طرف بُتِ ما جلوه میکند لیکن

کس آن کرشمه نبیند که من همی نگرم

Mon amour, comme le vent,
quand tu passes sur ma tombe,
Dans ma fosse, de désir,
je déchire mon linceul [4]...

بخاکِ حافظ اگر یار بگذرد چون باد

ز شوق در دلِ آن تنگنا کفن بدرم

Résurrection *ou* La mort du poète
Epitaphe

Est-ce l'appel de ta voix ? :
  je perds la vie et me lève;
Comme un oiseau saint, des rêts
  de ce monde je me lève.
Si tu daignes m'appeler
  ton esclave, je le jure,
J'abandonne tout pouvoir
  sur le monde, et je me lève.
D'un nuage de ta grâce,
  ô Dieu, donne-moi la pluie,
Avant que je sois changé
  en poudre et que je me lève.
Amène sur mon tombeau
  un ménestrel et du vin,
Pour qu'en dansant, de désir [5],
  de ma niche je me lève.
Lève-toi, étire-toi,
  idole aux lignes gracieuses,
Et, d'un geste, je renonce
  à la vie et je me lève.
Je suis vieux, mais, qu'une nuit
  tu me serres dans tes bras
Et, de ta couche, au matin,
  c'est jeune que je me lève.

مژدهٔ وصلِ تو

مژدهٔ وصلِ تو کو کز سرِ جان بر خیزم
طایرِ قدسم و از دامِ جهان بر خیزم
بوِلای تو که گر بندهٔ خویشم خوانی
از سرِ خواجگیِ کَوْن و مکان بر خیزم
یا رب از ابرِ هدایت برسان بارانی
پیشتر زانکه چو گردی ز میان بر خیزم
بر سرِ تربتِ من با می ومطرب بنشین
تا ببویت ز لحد رقص کنان بر خیزم
خیز و بالا بِنُما ای بتِ شیرین حرکات
کز سرِ جان و جهان دست فشان بر خیزم
گرچه پیرم تو شبی تنگ درآغوشم کش
تا سحرگه زکنارِ تو جوان بر خیزم

Qu'au jour de ma mort tu donnes
le bref répit d'un regard
Et, comme Hâfez, j'abandonne
cette vie et je me lève !

روزِ مرگم ، نفسی مهلتِ دیدار بده

تا چو حافظ ز سرِ جان و جهان برخیزم

N'aie pas de peine!

Joseph[6] perdu retournera à Canaan.
N'aie pas de peine!
Et la chaumière, un jour, sera un Golestan[7].
N'aie pas de peine!
Tout ira mieux, n'en doute pas, ô cœur dolent!
L'agitation se calmera, avec le temps.
N'aie pas de peine!
Tu trôneras (s'il naît, en ta vie, un printemps),
Oiseau chanteur, sur l'herbe et sous les fleurs des champs!
N'aie pas de peine!
Dis-toi — si, pour deux jours, par la ronde du Temps,
Tes désirs sont déçus — que son sens est changeant.
N'aie pas de peine!
Ne désespère pas; tu n'es pas au courant
Des secrets, ni des jeux que cache un paravent[8].
N'aie pas de peine!
Si le déluge vient, sous tes yeux impuissants,
Ton pilote est Noé : ne crains pas l'ouragan[9]!
N'aie pas de peine!
Si tu pars pour la Mekke, en pèlerin ardent,
Que l'épine, au désert, fasse couler ton sang :
N'aie pas de peine!

یوسفِ گمگشته

یوسفِ گمگشته باز آید بکنعان
غم مخور
کُلبۀ احزان، شود روزی گلستان
غم مخور
ای دلِ غمدیده حالت به شود، دل بدمکن
وین سرِ شوریده باز آید بسامان
غم مخور
گر بهارِ عمر باشد باز بر تختِ چمن
چترِ گل در سرکشی ایمرغِ خوشخوان
غم مخور
دورِ گردون گر دو روزی بر مرادِ ما نرفت
دائما یکسان نباشد حالِ دوران
غم مخور
هان مشو نومید چون واقف نهٔ از سرِّ غیب
باشد اندر پرده بازیهایِ پنهان
غم مخور
ایدل ار سیل فنا بنیادِ هستی بر کَنَد
چون ترا نوح است کشتیبان، زطوفان
غم مخور
در بیابان گر بشوقِ کعبه خواهی زد قدم
سرزنشها گر کُند خارِ مغیلان
غم مخور

Si l'asile est peu sûr, le but encor distant,
Sache que finiront la route et ton tourment.
N'aie pas de peine!
De tenaces gardiens séparent les amants.
Dieu le sait : il est le maître du changement...
N'aie pas de peine!
Hâfez! Seul dans la nuit et pauvre, aussi longtemps
Que tu prieras et que tu liras le Coran [10] :
N'aie pas de peine!

گرچه منزل بس خطرناکست و مقصد بس بعید
هیچ راهی نیست کآنرا نیست پایان
غم مخور

حال ما در فرقتِ جانان و اِبرامِ رقیب
جمله میداند خدایِ حال گردان
غم مخور

حافظا در کُنجِ فقر و خلوتِ شبهای تار
تا بود وردت دعا و درسِ قرآن
غم مخور

Le champ céleste
La moisson mystique

Je vis le champ vert du ciel,
la faucille de la lune [11] :
Je pensai à mes semailles,
et au temps de la moisson.
Je dis au Sort : « ton sommeil
laissa surgir le soleil... »
« De ton passé, malgré tout, »
dit-il, « point ne désespère ! »
Si tu t'en vas, pur et nu,
comme au ciel va le Messie [12],
De ta lampe cent rayons
monteront jusqu'au soleil [13].
Garde-toi de ton étoile,
car elle a, par imposture,
Pris [14] à Kâvûs sa couronne
et à Khosrô sa ceinture.
L'anneau d'or et de rubis
peut alourdir ton oreille,
Mais la beauté n'a qu'un temps :
écoute bien ce conseil !
Et, du grain de ta beauté,
que le mauvais œil s'éloigne !
Car elle tient en échec
et la lune et le soleil.

مزرعِ سبزِ فلک

مزرعِ سبزِ فلك ديدم وداسِ مهِ نو
يادم از كِشتهٔ خويش آمد و هنگامِ درو
گفتم ای بخت بخفتيدی وخورشيد دميد
گفت با اين همه ازسابقه نوميد مشو
گر رَوی پاك و مجرّد چو مسيحا بفلك
ازچراغِ تو بخورشيد رسد صد پرتو
تكيه بر اخترِ شب دزد مكن كاين عيّار
تاجِ كاووس بِبُرد وكمرِ كيخسرو
گوشوارِ زر و لعل ارچه گران دارد گوش
دورِ خوبی گذرانست. نصيحت بِشِنو
چشمِ بد دور زخالِ تو كه در عرصهٔ حسن
بيدقی راند كه برد از مه و خورشيد گرو

Que le ciel ne vante pas
    sa grandeur, car, en amour,
Le tas de lune est un grain,
    deux grains l'épi des Pléiades.
Au feu de l'hypocrisie,
    la récolte de la foi
Brûlera. Hâfez, rejette ta robe de bure [15] et va!

آسمان گو مفروش این عظمت کاندر عشق

خرمنِ مه بجوی، خوشهٔ پروین بدو جو

آتشِ زُهد و ریا، خرمنِ دین خواهد سوخت

حافظ این خرقهٔ پشمینه بینداز و برو

Apparition [16]

Décoiffé, le front moite, souriant, et ivre,
col déchiré, poème en bouche et verre en main,

le regard querelleur et la lèvre ironique [17],
hier, à minuit, il vint me voir et, s'asseyant,

penché sur moi, il demanda, d'une voix triste :
« dors-tu, ô toi qui m'aimes depuis si longtemps ?... »

L'amant auquel, la nuit, on sert un pareil vin :
qu'il s'en enivre ! ou, qu'en amour, il soit païen !

Va, dévot, et ne donne pas tort aux ivrognes :
boire est leur destinée, et ils n'y peuvent rien !

Pour moi, je bus tout ce qu'Il versa dans ma coupe,
que ce fût vin d'ivrogne ou vin du Paradis...

Combien, pour Hâfez et d'autres, ont brisé de repentirs
la Beauté, avec ses boucles, et la Coupe, avec son rire !

زلف آشفته

زلف آشفته و خوی کرده و خندان لب و مست
پیرهن چاك و غزلخوان و صراحی در دست

نرگسش عَربَده جوی و لبش افسوس کنان
نیم شب دوش ببالینِ من آمد بنشست

سر فرا گوشِ من آورد بآوازِ حزین
گفت: ایعاشقِ دیرینهٔ من، خوابت هست

عاشقی را که چنین بادهٔ شبگیر دهند
کافرِ عشق بود گر نَبُوَد باده پرست

برو ای زاهد و بر دُرد کشان خُرده مگیر
که ندادند جز این تحفه بما روزِ الست

آنچه او ریخت به پیمانهٔ ما نوشیدیم
اگر از خمرِ بهشتست و گر بادهٔ مست

خندهٔ جامِ می و زلفِ گره گیرِ نگار
ای بسا توبه که چون توبهٔ حافظ بشکست

Le fils des mages [18]

A la taverne j'allai,
mal réveillé, cette nuit,
Avec ma robe trempée
et du vin sur mon tapis [19].
Le jeune Mage échanson,
l'air ironique [20], me dit :
« Réveille-toi, voyageur,
tu es encore endormi!
Fais d'abord tes ablutions,
avant de franchir cet huis,
Que ce couvent ne soit point
par ta présence sali!
Vas-tu encor, par passion
pour les lèvres des garçons [21],
Tacher l'essence de l'âme
avec le sang de rubis?
Passe convenablement
ta vieillesse, et ne salis
Point ta vieille robe comme,
dans ta jeunesse, tu fis!
Ceux qui connaissent l'amour
s'y sont à l'aise engloutis
Et, sans une goutte d'eau,
de cette mer sont sortis.

دوش رفتم

دوش رفتم بدرِ میکده خواب آلوده
خرقه تردامن و سجّاده شراب آلوده
آمد افسوس کنان مُغبچهٔ باده فروش
گفت بیدار شوای رهروِ خواب آلوده
شست وشوئی بکن آنگه بخرابات خرام
تا نگردد زتواین دیرِخراب آلوده.
در هوای لبِ شیرین پسران چند کُنی
جوهرِ رُوح بیا قوت مذاب آلوده
بطهارت گُذران منزلِ پیری ومکن
خلعتِ شیب چو تشریفِ شباب آلوده
آشنایانِ رهِ عشق درین بحرِ عمیق
غرقه گردند و نگردند بآب آلوده

Deviens propre, purifie-
        toi et sors-toi donc du puits
De la nature, car l'eau
        trouble nul ne réjouit! »
Je lui dis : « Âme du monde!
        dirait-on que c'est mal, si
La feuille rose, au printemps,
        se teignait de vin rubis? »
« Hâfez, me répondit-il,
        pas d'énigmes entre amis! »
Hélas, dans ces mots gentils,
        que de reproche il a mis!

پاك و صافی شود از چاهِ طبیعت بِدَرآی

که صفائی ندهد آبِ تُراب آلوده

گفتم ای جانِ جهان دفتر گل عیبی نیست

گر شود فصلِ بهار از مِی ناب آلوده

گفت حافظ لُغَز و نکته بیار ان مفروش

آه ازین لطفِ با نواعِ عتاب آلوده

La quête du Graal [22]

Mon cœur m'avait demandé
le Graal [23], depuis bien longtemps.
(Ce que lui-même il avait,
d'un étranger il l'attend).
Une perle hors de la nacre
et de l'espace et du temps,
Il la veut des égarés,
sur le bord de l'océan.
Hier, au Prieur des Mages [24],
je soumis cette question,
Pour qu'il me la déchiffrât,
avec son intuition.
Je le vis rire de joie
et, la Coupe dans la main,
Dans ce miroir il voyait [25]
le monde et le genre humain.
— Quand le Sage te donna-
-t-il ce Graal-voyant-le-monde ?
— Le jour même où il créa
la coupole d'émail ronde [26]...
Un homme égaré d'amour
(quoique Dieu fût avec lui),
Sans Le voir, s'En croyant loin,
L'invoquait, criait vers Lui.

سالها دل

سالها دل طلبِ جامِ جم از ما میکرد

وانچه خود داشت ز بیگانه تمنّا میکرد

گوهری کز صدفِ کَون و مکان بیرونست

طلب از گُم شدگانِ لبِ دریا میکرد

مشکلِ خویش بر پیرِ مُغان بردم دوش

کوبتأییدِ نظر ، حلِّ مُعمّا میکرد

دیدمش، خرّم و خندان، قدحِ باده بدست

واندران آینه صد گونه تماشا میکرد

گفتم: این جامِ جهان بین ، بتو کی داد حکیم

گفت : آنروز که این گنبدِ مینا میکرد

بیدلی ، درهمه احوال خدا با او بود

او نمیدیدش و از دور خدارا میکرد

La Raison [27] jongle avec nous,
comme le Samaritain
Jadis, devant le bâton
et la lumineuse main.
« Cet Ami [28], qui exalta
la potence, par sa mort,
De révéler les mystères
au public, il eut le tort.
Si la Grâce, de nouveau,
nous venait du Saint-Esprit,
On pourrait recommencer
les miracles du Messie. »
« A quoi servent, demandai-je,
les boucles de nos idoles ? »
Il me répondit : « Hâfez !
mais, ... à enchaîner les fous... » [29].

این همه شعبدهٔ عقل که میکرد اینجا

سامِری پیش عصا و یدِ بیضا میکرد

گفت: آن یار کزو گشت سرِ دار بلند

جرمش این بود که اسرار هویدا میکرد

فیضِ رُوح القُدُس ار باز مدد فرماید

دیگران هم بکنند آنچه مسیحا میکرد

گفتمش: سلسلهٔ زلفِ بُتان از پی چیست ؟

گفت: حافظ گِله یی از دل شیدا میکرد

Le divin refuge [30]

A ce seuil, sans demander vaine gloire ou importance,
nous sommes venus.
Pour y chercher un refuge contre le sort et ses coups,
nous sommes venus.
Nous sommes les voyageurs à l'étape de l'amour [31] ;
Des limites du néant, au pays de l'existence,
nous sommes venus.
Nous vimes ta ligne verte : des jardins du Paradis,
Nous avons voulu chercher cette herbe d'amour, et puis
nous sommes venus.
Nous qui avons ce trésor, dont l'Archange est le gardien [32],
En mendiant, jusqu'à la porte, au palais du souverain,
nous sommes venus.
Où donc, navire sauveur, ta clémence est-elle ancrée ?
Dans l'océan du pardon, mais plongés dans le péché,
nous sommes venus.
L'honneur part. Crève, ô nuage qui nos fautes dissimule !
Car, avec un livre noir, auprès du Souverain Juge,
nous sommes venus.
Hâfez, débarrasse-toi de ton vain manteau de laine :
Avec de brûlants soupirs, derrière la caravane [33],
nous sommes venus.

مابدین در

ما بدین در نه پی حشمت وجاه
آمده ایم
از بدِ حادثه اینجا به پناه
آمده ایم
رهرو منزلِ عشقیم وزسرحدِّ عدم
تا با قلیم وجود این همه راه
آمده ایم
سبزهٔ خطِ تودیدیم وزبستانِ بهشت
بطلب کاریِ این مِهر گیاه
آمده ایم
با چنین گنج که شد خازنِ آن روحِ امین
بگدائی بدرِ خانهٔ شاه
آمده ایم
لنگرِ حلم توای کشتیِ توفیق کجاست
که درین بحرِ کرم غرقِ گناه
آمده ایم
آبِ رو میرود؛ ای ابرِ خطا شوی ببار
که بدیوانِ عمل، نامه سیاه
آمده ایم
حافظ این خرقه پشمینه بیند ازکه ما
از پیِ قافله با آتش آه
آمده ایم

Notes

1. Par Franck Woepcke : *L'algèbre d'Omar Alkhayyâmî, publiée, traduite et accompagnée de manuscrits inédits*, Paris, 1851, 51 + 127 p.

2. En 1494, l'Italien Pacioli appelle l'algèbre : *Arte della cosa.*

3. En latin, l'algèbre se disait : *Ars rei* — « l'art de la chose », c'est-à-dire de l'inconnue. En 1544, « l'Allemand Stifel note l'inconnue (algébrique) d'un signe analogue à *r* » (pour le latin *res*, « chose »). Réf. H. Stuter, *Encycl. univers.*, VI, 1970, p. 383.

4. D'après « L'histoire des Savants » *(Ta'rîkh al-Hukamâ')* par 'Alî al-Qiftî (1248), texte arabe et traduction dans le *Mémoire sur la propagation des chiffres indiens*, par F. Woepcke, Paris, 1863, p. 139-147.

5. Question controversée. Gerbert, né à Aurillac en 938, se rend à Vich, en Catalogne, auprès de Borel, comte de Barcelone, de 968 à 972, pour y étudier les mathématiques arabes (école de Bagdad). En a-t-il rapporté en France (il enseigne à Reims en 972) les chiffres « arabes », avec le zéro? C'est ce que raconte le moine Guillaume (William) de Malmesbury, dans sa « Chronique » écrite en latin au XIIe siècle. F. Woepcke (*Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident*, Rome, 1859, p. 7-8) ne croit pas à cette histoire, en raison du silence, sur ce point, de Richer, moine de Saint-Rémi de Reims, élève et ami de Gerbert, qui, dans ses *Historiae*, parle seulement d'un voyage de Gerbert en Espagne. C'est le fameux *argumentum a silentio...* Pourtant, devenu pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003), Gerbert (qui a laissé une vaste correspondance) continue à s'intéresser à l'astronomie et aux mathématiques. Il fait venir des livres « espagnols » (hispano-arabes) à Rome. Si, dans ses œuvres, il ne cite pas les noms de ses maîtres de Vich, c'est que, de son temps, le calcul était lié, dans l'esprit des gens, à la divination et à la

magie. F. Woepcke pense que les chiffres arabes ne se seraient introduits en Europe qu'au début du XIIIe siècle (*Mémoire...*, 1863, p. 184). Voir ici note 6.

6. Léonard avait été appelé à Bougie par son père, commerçant pisan, qui voulait initier son fils aux mathématiques arabes. A son retour en Italie, L. publia, en 1202, en latin, son *Liber Abbaci* où il utilise les chiffres arabes. Il écrit, au début de son livre : « *Novem figurae Indorum hae sunt : 9 8 7 6 5 4 3 2 1... et cum hoc signo 0* » (réf. Woepcke, 1863, p. 188). L'expression « chiffres indiens » rappelle l'origine des nombres arithmétiques, expliquée en détail, en 1031, par le grand Biruni, dans son *Livre de l'Inde.*

7. C'est encore Biruni le polyglotte qui, dans une page célèbre de son « Traité des Drogues » *(Kitâb as-Saydana)* — manuscrit autographé, daté de 1051 (juste avant sa mort), à Bagdad; texte arabe et traduction anglaise édités à Karachi en 1973 —, s'en explique ainsi : « *C'est en arabe que, par tradition, les sciences* (nous) *ont été transmises de toute part... Certes, chaque nation se plaît aux couleurs de sa langue bien-aimée... Mais, si j'en juge par moi-même et par ma langue natale* (« *un dialecte iranien du Nord, à empreinte turque* », selon L. Massignon, *Opera minora*, II, 1963, p. 588), *je pense qu'une science serait aussi étonnée de s'y voir éternisée qu'un chameau de se trouver dans la rigole de la Mekke... Quand je compare l'arabe au persan — et je suis à l'aise dans ces deux langues — j'avoue préférer l'invective en arabe à l'éloge en persan. Il suffit... de voir ce que devient un ouvrage scientifique, une fois qu'il est traduit en persan : ... il ne sert plus à grand-chose.* »

8. Réf. article Omar Khayyâm, par V. Minorsky, *Encycl. islam.*, 1re édition, III, 1936, p. 1054.

9. Expression de G. Sarton, *Introduction to the History of Science*, Washington, 1927, I, p. 759.

10. Voir *Le Monde* du 24 septembre 1982, p. 21.

11. Comparer avec le cliché espagnol : *clave* (clou) / *clavel* (œillet).

12. Arthur J. Arberry, *The Rubâ'iyât of Omar Khayyâm*, Londres, Emery Walker, 1949, 182 p.

13. Louis Massignon, *La passion de Hallâj*, 2e édition, Paris, Gallimard, 1975, II, p. 448.

14. E. Heron-Allen, *Some side-lights upon Fitzgerald's poem : The Rubâ'iyât of O. Khayyâm*, 1898.

15. De son article (en russe) sur « Les quatrains erratiques *(stranstvuyushtchiya)* d'Omar Khayyâm », St-Pétersbourg, 1897, E. D. Ross a donné une traduction anglaise abrégée, *JRAS*, XXIII, 1898, p. 349-366.

16. Voir son anthologie : *Le vin, le vent, la vie*, par Vincent Monteil, Sindbad, 1979, 2e éd. 1983, 197 p.

17. Édition de poche pratique et très complète, en allemand, à Francfort, Insel Taschenbuch, 1974, 400 p. (abr. *WOD*).

18. Célébrée, *maxima cum laude*, par Gœthe, éd. 1974, p. 258.

19. Quand se décidera-t-on à écrire, en caractères latins, le persan — langue vivante ! — comme il se prononce, et non comme il s'écrit en caractères arabes ?

20. Réf. *WOD*, p. 160.

21. *Der Divan von Mohammed Schemsed-din Hafis. Aus dem Persischen zum erstenmal ganz übersetzt von Joseph von Hammer*, 2 Bände, Stuttgart und Tübingen, 1814.

22. « *Im Engen genügsam froh und klung* » (*WOD*, p. 162). « *Eine skeptische Beweglichkeit* » *(id.)*.

23. « *Die Ahnlichkeit Hafisen mit Horaz in den Ansichten des Lebens ist auffallend* » (*WOD*, p. 186).

24. « *Lustiger Bruder* » (*WOD*, p. 164).

« *Ein grosses heiteres Talent* » (*WOD*, p. 164).

25. « *Dein Lied ist drehend wie das Sterngewölbe* » (*WOD*, p. 25).

26. « *Sie haben dich, heiliger Hafis, / Die mystische Zunge genannt / ... Du aber bist mystisch rein* » (*WOD*, p. 26).

27. « *Hafis, mit dir, dir allein / Will ich wetteifern!* » ... « *Denn du bist älter, du bist neuer* » (*WOD*, p. 25).

28. « *Wenn* Islam *Gott ergeben heisst, / In Islam leben und sterben wir alle* » (*WOD*, p. 59).

29. Gœthe écrit, de son côté : « (Der Poete)... *versteht nicht was er sagt* » (*WOD*, p. 23).

30. Henri Lichtenberger, *Gœthe, Divân occidental-oriental*, 2e éd. Aubier, 1950, p. 19.

31. *WOD*, p. 275.

32. « *Verbirg dein Gold, dein Weggehn, deinen Glauben* » (*WOD*, p. 58).

33. « *Wer sich selbst... kennt...* ». Ex. « *Œuvres posthumes* », *in* H. Lichtenberger (voir note 30), p. 300. *WOD*, p. 279.

34. Sur l'authenticité et la forme exacte de ce *hadith*, voir les remarques érudites et profondes de Michel Chodkiewicz : *Épître* (de Balyânî) *sur l'Unicité absolue*, Paris, éd. Les deux Océans, 1982, p. 27 *pass*.

35. Il en existe une excellente traduction française par Auguste Bricteux (de Liège), éditée à Paris (Geuthner) en 1927, et j'en possède moi-même un très beau manuscrit persan, copié en 1084/1673 de l'ère chrétienne, enrichi de 44 précieuses miniatures au cachet indo-afghan.

36. *WOD*, p. 86.

37. Plus tard, à Eckermann, le 11 mars 1828.

38. *Poèmes posthumes* (Aus dem Nachlass, *WOD*, p. 287-289). *WOD*, p. 323.

39. « *Jugend ist Trunkenheit ohne Wein* » (*WOD*, p. 93).

40. Dont Sulpiz (Sulpice) Boisserée, l'ami catholique de Gœthe, parle dans son journal du 8 août 1815 (*WOD*, p. 323).

41. *WOD*, p. 323.

42. *WOD*, p. 324.

43. « *Weder die unmässige Neigung zu dem halbverbotenen Weine, noch das Zartgefühl für die Schönheit eines heranwachsenden Knaben durfte im Divan vermisst werden; letzteres wollte jedoch unseren Sitten gemäss in aller Reinheit behandelt sein* » (*WOD*, p. 206).

44. Un siècle avant Hâfez, Sa'di (mort vers 1291), poète de Shirâz — mais grand voyageur, cette fois — est célèbre surtout pour la morale terre-à-terre de sa *Roseraie*, le *Golestân* (Gœthe dit : *Rosengart*, *WOD*, p. 207), traduit en allemand par Olearius, en 1654, sous le titre de *Rosenthal* (*WOD*, p. 292). Amateur de beaux garçons, Sa'di a laissé aussi des pièces licencieuses, les *Khuthbiyyât*.

45. Emmurés dans une grotte, ils ressuscitent après 309 ans. C'est une tradition chère à Louis Massignon (1883-1962), commune aux Chrétiens et aux Musulmans, où ceux-ci ont reconnu, dès le début, la promesse apocalyptique du Jugement Dernier et de la Résurrection des morts.

46. Ses *Fundgruben des Orients* (6 vol., Vienne, 1809-1818; *WOD*, p. 292) contiennent, en traduction anglaise de J. C. Rich, *The story of the Seven Sleepers* (*WOD*, p. 292, 328).

47. Ce sont, par ordre chronologique, celui du British Museum (n. 27/241), copié en 813/814 H (1410-1411 de l'ère chrétienne) : c'est le plus ancien; celui qu'ont publié Qazvini et Ghani (voir ci-dessous note 48), daté de 827 H/ 1424 AD, dit « Ms Khalkhâli »; et celui du Majles de Téhéran, provenant de la bibliothèque de Timur Tâsh, daté de 855/1451.

48. Mohammad Qazvini et Qâsem Ghani : *Divân-e Khâje... Hâfez Shirâzi* (« Œuvres poétiques de Khâjé Hâfez Shirâzi»). Tehrân, 1320/1942, CXXXII + 400 p. (en persan).

49. En persan : *Ghazalhâ-ye Khâje Hâfez Shirâzi* (« Les poèmes de Khâjé Hâfez de Shirâz »), Téhéran, 1954, 245 p.

50. Par excès contraire, l'édition de Calcutta (1791) en recueillait 725, soit presque cinq fois plus !

51. Grâce aux conseils autorisés du Dr Parviz Nâtel Khânlari, dans un article paru, en 1955, dans la *Revue des Études islamiques* (année 1954), sous le titre de « Neuf Qazal de Hâfez » (p. 21-57).

52. Il y avait ainsi les « sorts » homériques ou virgiliens, puis, chez les Chrétiens, les Sorts des Apôtres ou des Saints (Littré). Après les « sortes vergilianae » et les « sortes hafizianae », Louis Massignon a évoqué les « sortes claudelianae » (*NRF*, décembre 1936).

53. *Faithful rather than accurate*, selon l'expression dont John Haywood (University of Durham) s'est servi, à propos de ma traduction d'Abû-Nuwâs (cf. *supra*, note 16), dans une critique parue à l'Université américaine de Norman, Oklahoma (*World Literature Today*, Winter 1981).

54. Voir ses pages acérées (*Ubersetzungen*, *WOD*, p. 260-263) sur « les trois sortes de traduction » : prosaïque, parodique et identique.

55. Roger Lescot : « Essai d'une chronologie de l'œuvre de Hafiz », *Bulletin d'Études Orientales de l'Institut français de Damas*, tome X, année 1943-1944, Beyrouth, 1944, p. 57-100.

56. *Iranische Literaturgeschichte*, Leipzig, 1959, p. 256-265.

57. Parviz Nâtel Khânlari, « Hafiz de Chiraz », *in L'Ame de l'Iran*, Paris, A. Michel, 1951, p. 153-177.

58. Henry Corbin : « L'influence du mazdéisme dans la littérature persane; compte rendu et analyse de l'ouvrage du Dr Moïn. » *Bulletin de l'Université de Téhéran*, n. 1, 1326/1948, 36 p., Citation p. 31.

59. *En Islâm iranien*, NRF, II, 1971, p. 143 *pass.* Voir Littré : « Graal ».

60. « The Krater and the Grail : Hermetic Sources of the Parzival », Univ. d'Urbana (Illinois), *Studies in Language and Literature*, 56, 1965.

61. Si l'on fusille des pédophiles, ce sont généralement les auteurs de crimes (vente, viol, meurtre) dont les victimes sont de jeunes enfants.

62. H. Corbin, 1972, III, p. 21.

63. Je pense aux deux derniers vers du poème *Reyerta* (La Rixe) de Federico Garcia Lorca : « *Des anges aux longues tresses / Et aux cœurs d'huile d'olive* » (*Angeles de largas trenzas / y corazones de aceite).*

64. H. Corbin est tellement horrifié par ce masculin pluriel arabe (*Atrâk :* des Turcs) qu'il traduit, contre la vraisemblance et la grammaire, par « de jeunes beautés » (féminines). Réf. note 62, p. 53. « *On comprendra qu'il soit radicalement impossible de traduire, le cas échéant, par* « *jeunes Turks* » (p. 49, note 35). Et pourtant, quelques lignes plus haut, le même Corbin explique que « *le type de beauté turke d'Asie centrale était regardé comme le type de beauté par excellence, aussi bien pour les jeunes filles que pour les* « *jeunes pages...* ». Au XIe siècle, « *les Manichéens d'Asie centrale se signalaient par le culte qu'ils rendaient à tout être de beauté* » (p. 49, note 35). De même, il lui faut absolument baptiser « *charmante fée* » ou « *jeune fille céleste* » (p. 71 et note 64) une créature de rêve que Ruzbehân Baqli appelle, en persan : *jinni lo 'bati*, c'est-à-dire : « *un djinn joueur* » — en somme, « *un lutin* ». Si RB avait voulu préciser « l'identité féminine » de l'apparition, il disposait du mot persan *peri* qui est toujours le nom féminin de la (bonne) fée — « *la fée Pari-Banou* » des *Mille et une Nuits*, elle-même « *fille d'un génie* » (trad. fr. Galland, note 250, tome IV : « *Pari-Banou signifie génie femelle, fée* »).

Quatrains
d'Omar Khayyâm

1. Litt. : « ne vaut pas un pet » *(tiz)*. Déjà l'Imâm Ali disait *(Nahj al-Balâgha)*, en arabe : « *Votre bas-monde ne vaut pas un pet de chèvre* » *('aftat 'anz)*.

2. Trois vers de ce quatrain ont la même rime en *hitch na-i* « tu n'es rien ». Quant au sens, Arberry y voit « *une plaisanterie métaphysique* » *(a metaphysical joke)*. Au XIIe siècle, Ramón Llull écrira, en 1271-1273, au chapitre 49 de son *Libre de contemplacio*, rédigé d'abord en arabe, puis en catalan et enfin en latin : « *l'homme se trouve à mi-chemin entre l'être et le non-être* ».

3. Quatrain à triple rime en *ma-de* « ne donne pas! ».

4. On dit encore, aujourd'hui, en Iran : « *Nul n'est revenu de l'Enfer en montrant sa main brûlée.* »

5. Allusion au *Coran* (XV, 28-42) : Dieu crée Adam d'argile et ordonne aux Anges de se prosterner devant lui. Seul, Satan *(Iblis)* refusa. Dieu le maudit alors, jusqu'au Jour du Jugement,

6. L'échanson *(sâqi)* est de sexe indéterminé. On verra plus loin qu'il s'agit, généralement, d'un éphèbe (comme chez Abû-Nuwâs, mort à Bagdad vers 815).

7. Triple rime en *na-khoram* « je ne bois pas ».

8. Les tonneaux étaient, jadis, recouverts de briques *(khesht)*. L'expression *ghezâ-ye Maryam* « nourriture de Marie » est, sans doute, une allusion au *Coran* (XIX, 25) qui montre (comme dans *Pseudo-Matthieu*, XX) la Vierge miraculeusement nourrie de « *dattes fraîches et mûres* », dès qu'elle a mis l'Enfant au monde. Adham est un ascète célèbre.

9. Le thème du potier *(kuze-gar)* est de ceux que préfère Khayyâm.

10. Triple rime en *hastam* « je suis ». *Mogh* est le « mage », c'est-à-dire le dualiste mazdéen (ou zoroastrien), adorateur du feu. C'est aussi le vigneron et le marchand de vin. Son fils est l'échanson des poèmes, le *sâqi* et aussi l'idole *(bot)* érotique. Au dernier vers, le poète s'accepte tel qu'il est.

11. C'est déjà l'annonce du célèbre : « *Cueillez dès à présent les roses de la vie!* »

12. Le monde est comparé à une auberge, à un caravansérail *(rebât)*. Le jour et la nuit passent tour à tour, comme les taches blanches et noires sur la robe d'un cheval pie *(ablaq)*. Bahram est un ancien roi de Perse.

13. Le thème de la vie qui n'est qu'un « prêt » *('âriat)* est cher à Khayyâm.

14. Le dernier vers est resté célèbre.

15. Comparer avec Sa'di : « *comme il est bon qu'après la longue attente, quiconque espère atteigne enfin l'espoir!* ».

16. La vie est comparée ici au jeu de polo *(tchôgân)*, le sport national iranien (comme dans le poème d'Abû-Nuwâs, Sindbad éd., 1979, p. 119, v. 21).

17. Le poète aime comparer la vie à un rouleau de parchemin. Le Coran ne parle-t-il pas, à maintes reprises, du « rôle » où sont consignées les actions humaines, et dont chacun devra répondre au Dernier Jour?

18. Triple rime en *ma-tars* « n'aie pas peur! ».

19. Triple rime en *bo-khor* « bois! »

20. Ici, pas de doute : l'ami est désigné comme un garçon *(pesar)*. La « *joue comme une tulipe* » *(lâle-rokh)* est un cliché.

21. Triple rime en *khosh-ast* « c'est bon ».

22. Le poète raille ici les « *flambeaux* » de la foi et du savoir.

23. Les « *lèvres de rubis* », *(lab-e la'l)* : encore un cliché.

24. L'éternel *carpe diem*.

25. Toujours le monde comparé à une vieille auberge ou un ancien couvent *(dêr-e kohan)*. D'où vient notre expression familière : « on n'est pas sorti de l'auberge »?

26. Khayyâm se plaît (ou est-ce ironie?) à rassembler, dans un quatrain, les quatre éléments : l'eau *(âb)*, le feu *(âtesh)*, l'air *(bâd)* et la terre *(khâk)*.

27. Arberry voit ici « *une plaisanterie mathématique* » *(a mathematical joke)*. Les Musulmans prononcent trois fois la formule du divorce *(se talâq)* s'ils veulent répudier leur femme. La « fille de la vigne » *(dokhtar-e raz)* est une belle image.

28. Cette fois, les « idoles » *(botân)* sont désignées comme les houris féminines paradisiaques.

29. Arberry (1952, p. 19-20) a longuement commenté ce poème. Il voit, dans le dernier vers, un blasphème, puisqu'à l'aube, ce n'est pas un échanson qui convie les Musulmans à boire, mais le muezzin qui les appelle à la prière.

30. Poème comparatif, à triple rime en *-tar-im* « nous sommes plus que... ». Le buveur de vin s'oppose au mufti « buveur de sang ».

31. Triple rime en *'omr* « vie ». *Dord* est la lie du vin.

32. C'est le thème célèbre de « l'Amour médecin » de notre Moyen Age.

33. C'est la prière de l'ivrogne. Arberry y voit une parodie de la pénitence du pécheur.

34. Les rois en question sont nommés par Khayyâm : ce sont Kâvus et Qobâd. Les vers persans font aussi allusion à la ville de Tus, au Nord-Est de l'Iran actuel, où naquit Ferdôsi, le poète national. Le dernier vers attaque les ascètes *(zâhed)* hypocrites *(sâlus)*.

35. On ignore l'âge de Khayyâm lorsqu'il mourut en 1132. Quelle était l'espérance de vie en Iran, au XIIe siècle ? Dans ces régions de l'Asie, elle est, aujourd'hui, d'environ trente ans.

36. Le mot-clef de ce quatrain est *teryâk*, du grec *thèriake*, qui, en persan, signifie à la fois « opium » et « antidote », parce qu'en médecine ancienne la thériaque était un électuaire opiacé employé contre le venin des serpents. Arberry parle encore de « *facétie médicale* ».

37. Arberry voit ici une imitation malicieuse des poésies précieuses ridicules. Ce serait un exemple de style volontairement tarabiscoté.

38. Les deux derniers vers sont traduits littéralement, pour rendre la vigueur de l'image originale.

39. Selon Arberry, exercice grammatical ironique sur les trois temps du verbe « boire ».

40. La rose *(gol)* et le rossignol *(bolbol)* sont des thèmes aussi rebattus en persan qu'en français.

41. Il y a là comme une touche du désespoir du libertin.

42. Le dernier vers me paraît bien, comme à Arberry, « *le blasphème le plus audacieux* « de Khayyâm.

43. « *Si tu donnais du vin à la montagne, elle danserait!* » *(gar bâde be-kuh bar-dahi, raqs konad)*. L'image est belle. Pour finir, c'est dans la boisson qu'il faut puiser l'éducation *(tarbiyat)*.

44. Dans le texte, ces « beautés » sont classiquement comparées au cyprès *(sarv)* et à la lune *(mâh)*.

45. Ici, on pense à Verlaine repenti.

46. Arberry traduit ici *bi-khod* par « *beside themselves* ». *Bi-khod* signifie aussi « *en extase* ».

47. Khayyâm joue ici sur les mots, une fois de plus en plein blasphème. Dieu, dans le *Coran* (II, 280), a employé le mot *maysara* qui, en arabe, veut dire « *prospérité, aisance* ». Khayyâm feint de lire ce mot en persan comme

mê sare, c'est-à-dire : « *le vin (mê) est bon (sare)* ». Ce genre de calembour est, évidemment, peu goûté des pieux Musulmans.

48. « *Ce Royaume de Beauté* » : *in mamlakat-e hosn*.

49. Le poète chante le garçon *(pesar)* imberbe *(sâde)*. Ce mot *sâde* veut, d'abord, dire « simple », dans tous les sens. Mais il signifie aussi, en sous-entendant *ru* « visage », *sâde-ru* « *qui n'a pas de barbe* ».

50. Un peu compliqué. Khayyâm compare le vin sur sa tête à une crête de coq, et celle-ci à une scie! Jeu de mots sur *farq* « différence » et « sommet du crâne ».

51. L'un des plus célèbres quatrains de Khayyâm. Les pots d'argile sont faits de la poussière des morts. Jeu de mots (intraduisible, hélas) sur *kuze* « pot » et sur la particule *ku* « où ? » : *ku kuze-gar-o kuze-khar-o kuze-forush ?*

52. L'un des quatrains les plus défigurés par le mauvais goût victorien de Fitzgerald : il transforme le vieil ivrogne en une vague « forme angélique » *(Angel Shape)*. Comme l'a bien vu Arberry (1952, p. 25), il s'agit, au contraire, d'un exemple typique de l'humour sacrilège *(sacrilegious humour)* de Khayyâm, puisque c'est l'ancien *(pir)* qui devrait être vénérable et, au moins théoriquement, le modèle de toutes les vertus.

53. Triple rime en *nist* « n'est pas ».

54. C'est bien d'une barrique de vin *(khom-e sharâb)* qu'il s'agit.

55. Le poète se déclare impuissant à voir « *au-delà de l'ivresse* » *(varâ-ye masti)*.

56. L'évocation du duvet velouté *(khatt)* de la joue d'un adolescent est aussi classique que celle du grain de beauté *(khâl)*. Hâfez de Shirâz dira, plus tard (XIVe siècle), qu'il donnerait Samarcande et Bokhârâ pour « *le grain de beauté hindou* » d'un jeune Turc.

57. En persan, *dêr* est, à la fois, un couvent et une taverne, parce que, jadis, les moines chrétiens faisaient et vendaient du vin. Dans les chansons bachiques d'autrefois, les poètes musulmans célébraient l'accueil des monastères. L'allusion à la prédestination (*taqdir*) pose l'éternel problème du libre-arbitre et de la responsabilité morale. Mais le « fatalisme » musulman est une invention des Chrétiens qui n'ont pas compris l'abandon (*islâm*), la remise (*tawakkul*) entre les mains de Dieu.

58. Le texte dit : « *même si ton ennemi est* (le héros) *Rostam ; même si ton ami est* (le généreux) *Hâtem* ».

59. Dernier vers, litt. : « *une gorgée de vin vaut mieux* (que tout), *de la lune (mâh) au poisson (mâhi)* ». Jeu de mots intraduisible. Les Anciens croyaient que la terre reposait sur un gigantesque poisson.

60. La cruche d'argile est faite de la poussière des morts, et ce sont eux qui parlent par sa bouche.

61. Le mot-clef est ici *dam*, qui signifie à la fois « souffle » et « moment ». Il représente, en fait, deux *nafas*, c'est-à-dire le temps d'une inspiration suivie d'une expiration. Il symbolise l'instant fugitif de ce monde d'illusions et d'apparences.

62. Vers 3 : il s'agit de la ceinture *(zonnâr)* du Mage *(mazdéen)*. Plus tard, cette ceinture sera imposée aux Chrétiens, pour les distinguer des Musulmans.

63. C'est l'expression consacrée *(tcharkh-e falak)* — la roue du firmament — pour désigner le Destin. Cf. le film *Le cycle* de Dâryush Mehrju'i (1974).

64. Toujours le gobelet d'argile, fait de la poussière des morts.

65. L'échanson matinal est bien un garçon *(pesar)*. Vers 3 : « *Juin (Tir) s'en vient et Décembre (Dê) s'en va.* » Vers 4 : « *emportant la poussière de centaines de milliers de Jamshid et de Kê-Khosrô* (rois légendaires). »

66. Pour Arberry, ce « cycle » *(dôr)* ne serait peut-être que l'illustration,

pour Khayyâm mathématicien, d'un exposé sur la circonférence du cercle. Mais n'est-ce pas pousser un peu loin le rationalisme ?

67. Vers 2 : « *mille Mahmud et mille Ayâz* ». Allusion au fameux sultan Mahmûd de Ghazna, mort en 1030, conquérant du Nord de l'Inde, et amant d'un jeune et bel esclave nommé Ayâz.

68. Triple rime en *khosh-ast*. Vers 4 : « *c'est de loin qu'un tambour paraît mélodieux* » (traduction d'E'ttessam-Zâdeh qui rapproche ce proverbe du nôtre « *A beau mentir qui vient de loin* »).

69. Peut-être est-ce, comme le croit Arberry, une allusion aux théories rivales, chez les Musulmans, entre ceux qui disent le monde éternel et ceux qui le croient créé dans le temps. Ou, simplement, l'allusion, sans cesse répétée, à la vie brève, à la fuite des jours.

70. Cette attaque contre le Destin est, finalement, sacrilège, puisque c'est de Dieu qu'il s'agit, traité d'âne *(khar)* ou de gâteux *(kharef)*.

71. Triple rime en *tchi-konam* : « que faire? »

72. Vers 2 : de même, au XIVe siècle, Hâfez, dans son célèbre *ghazal* sur « *le champ vert du ciel* » *(mazra'-e sabz-e falak)*, compare la lune à un grain d'orge *(jôi)* et les Pléïades à deux grains d'orge *(do jô)*.

73. Contraste voulu, ironique, entre l'extase démente des soufis (aux yeux de Khayyâm) et la maîtrise que le poète garde de son ivresse.

74. Triple rime en *bin* (regarde!).

75. Idée médicale, peut-être : « *le monde est un poison (zahr), sa thériaque est le vin.* » Philosophe et médecin, Ibn Sînâ (Avicenne), mort en 1037, admet un peu de vin (interdit par le Coran) comme fortifiant.

76. Triple rime en *gozarad* « passe ».

77. Idée, devenue courante, que nous ne sommes que des pions entre les mains du Destin. Le jeu d'échecs (*shatranj* arabo-persan, du sanscrit *tchaturangga*) est d'invention indienne, mais les noms des pièces sont d'origine arabe ou persane. Le jeu dit de Charlemagne, conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale à Paris, remonte à la fin du XIe siècle (il n'a donc pas pu être offert par le calife Hârûn ar-Rashid). Très tôt, en France, l'échiquier est devenu l'image du monde et du hasard, d'où sa condamnation par le Concile de Paris en 1212.

78. Litt. « *L'eau que je bois, dans ma bouche, tu en as fait de la terre* » *(âbi-ke khoram, dar dahan-am, khâk koni)*.

79. Triple rime en « aujourd'hui » *(emruz)*. Le mot *Alasi* est l'abréviation de l'expression coranique : *a lastu bi-rabbi-kum ?* « *Ne suis-je pas votre Seigneur ?* ». Il s'agit donc du Tribunal de Dieu.

80. O. Khayyâm emploie ici, pour le Paradis, le mot persan *Behesht*. Les délices promises aux élus, choquantes pour les puritains chrétiens, ont-elles été (comme le veut Hubert Grimme, *Mohammed*, Münster, 1892-1895) annoncées, avant l'Islâm, par saint Ephrem, qui vivait en Syrie au IVe siècle? Les vierges immortelles « *aux grands yeux noirs* » (les houris) seront les « *épouses* » des Croyants (Coran, LII, 20), « *semblables à des perles cachées* » (LVI, 23), « *gardées vierges, coquettes, d'égale jeunesse* » (36-37). Quant au vin, il est en effet mentionné comme « *une boisson fermentée* » *(khamr)* dans un verset (XLVII, 16) du Coran, qui, ailleurs (LVI, 18) ne parle que d'une « *boisson limpide, dont ils* (les élus) *ne seront ni entêtés, ni enivrés* ». Le vin n'est interdit que sur la terre, parce qu'il fait perdre la raison au buveur, qu'il écarte de la Prière (IV, 43).

81. L'abusif Fitzgerald s'est cru obligé de remplacer le prosaïque « gigot de mouton » *(ze-guspandi râni)* — qui figure dans tous les manuscrits — par un poétique « *book of verse* » (I, XI et IV, XII) et c'est lui qui a inventé le fameux *Singing in the wilderness*, qui est sorti de sa seule imagination.

82. Selon un *hadîth* bien connu, le Prophète eut la vision du Paradis rempli de pauvres *(foqarâ')* et de l'Enfer rempli de femmes (Bokhârî, LIX, 8).

83. « *L'Islâm ne juge qu'au for externe, ne punit que la trace sociale des péchés* » (Louis Massignon, « L'Hégire d'Ismaël », 1935, p. 43). Plutôt qu'une souillure morale, le péché est une offense *(dhanb)*, une révolte *(ma'siya)*, ou même une infidélité religieuse *(kufr)*. Le seul péché impardonnable n'est certes pas la faute dite de la chair *(sex is sin!)*, mais le polythéisme, c'est-à-dire le péché contre l'esprit.

84. Tenir sa langue, fermer les yeux, se boucher les oreilles : c'est l'éternel triple conseil des prudents et des sages.

85. Vers 3 : « *le puits de Zamzam* », à la Mekke, et l'Eau de Vie *(âb-e hayât)*.

86. La Chine *(tchin*, en persan, *sin* en arabe) est citée dans un célèbre *hadîth* du Prophète de l'Islâm, qui recommande de « *chercher la science jusqu'en Chine* », et son successeur, le calife 'Othmân, envoya une ambassade à l'empereur T'ang Kao-Tong, en 651. L'Islâm s'est implanté, en Chine propre : au Kan-Sou, dès le VIIIe siècle; sur la côte Sud-Est, à Canton, dès le Xe siècle, par des marins venus du Golfe persique. Omar Khayyâm a donc entendu parler de la Chine.

87. En persan, *banafshe*, la violette, symbolise à la fois le deuil et l'amour.

88. Traduction littérale : le coing est *âbi* en persan.

89. La Nuit du Destin *(Laylat al-Qadar* en arabe, *shab-e qadar* en persan) est celle pendant laquelle le Coran fut révélé (Sourate XCVII, 1). Traditionnellement, c'est celle du 26 au 27 du mois de jeûne de ramadân, particulièrement vénérée par les Musulmans. S'enivrer ce soir-là est donc singulièrement grave.

90. Vers 4 : « *ce verre de gloire et de honte* » *(shishe-ye nâm-o nang)*.

91. Allusion à la fin du mois de jeûne, marquée par le croissant de la nouvelle lune, attendu avec impatience par les fidèles.

92. Le « coup d'archet » de ce quatrain est justement célèbre : *Dar esq-e to, az malâmat-am, nangi nist.* Il annonce le cri que poussera, au XIIIe siècle, le grand poète Erâqi, amoureux d'un jeune derviche : « *Dans quel pays, pour quelle foi, faut-il qu'on tue / l'amant, en lui disant : Toi, pourquoi m'aimes-tu ?* »

93. Toutes ces images nous sont devenues très familières. En persan, la cire se dit *mum*, mot qui, par extension, a fini par désigner la « momie » (égyptienne), à travers la substance bitumineuse utilisée pour embaumer les cadavres.

94. Le mot *kherqe* sera, au XIVe siècle, employé par Hâfez, pour le froc de laine hypocrite du faux dévot.

95. Triple rime en *be-gui* « Dis! ». Nouvelle attaque contre Dieu.

96. Vers 3-4 : « *Puisque Tu m'as créé ainsi de toute éternité, pourquoi m'avoir jeté en enfer ?* ». C'est l'éternel, l'insoluble problème du mal, pour l'incroyant.

97. Vers. 2. Litt. « *Pourquoi chasser le pécheur du jardin d'Iram ?* ». Iram était une ville légendaire d'Arabie, réputée « paradisiaque ».

98. Parodie de sermon édifiant, éclairée par le trait final.

99. Vers 4 : les rois défunts sont nommés dans le texte. Ce sont Kê-Qobâd et Parviz (celui-ci est devenu l'un des prénoms iraniens modernes les plus courants).

100. Le Livre du bonheur : *ketâb-e khorrami.*

101. Triple rime en « jamais » *(hargez)*. Le dernier vers est, selon Arberry, un exemple de facétie où la théologie se combine avec les mathématiques : un est différent de deux et monothéisme n'est pas dualisme. Mais n'est-ce pas, tout simplement, un rejet du polythéisme ?

102. Toujours les quatre éléments.

Ballades de Hâfez

1. Ruzbehân Baqli, le visionnaire de Shirâz (mort en 1209), cite le *hadîth : « la rose rouge est la gloire même de Dieu »* et il ajoute : *« On m'a dit que, lorsque le Prophète voyait une rose en bouton, il la baisait, la posait sur ses yeux »* (Louis Massignon, *Opera minora*, II, p. 465).

2. Jeu de mots sur *dâgh* et *banafshe. Dâgh* signifie à la fois « brûlure » et « marque (violette) laissée par une brûlure »; il a aussi le sens de « deuil » (souvenir des temps où l'on brûlait les cadavres; d'où : *dakhme*, « cimetière » et aujourd'hui « tour du silence » des Zoroastriens). La violette *(banafshe)* symbolise en même temps le deuil et l'amour. Dans le poème romantique de *Vis et Râmin*, au XIe siècle, le Tristan iranien remet des violettes à son Yseult, en lui disant : *« ne m'oublie pas ! »* (la violette joue ici le rôle de notre myosotis).

3. *Bot :* « idole ». Voir note suivante.

4. Ce vers célèbre me paraît être le plus beau de Hâfez. Il s'adresse à une « idole » *(bot)*, mot neutre, généralement appliqué à un adolescent imberbe, et que l'on dit dérivé de « Bouddha ».

5. Le mot *bu* (parfum, odeur) a souvent, comme ici, le sens de « désir ». On connaît le lien direct entre l'odorat et l'excitation sexuelle.

6. Joseph, le Yûsuf de la XIIe Sourate du Coran, est resté le symbole de la beauté physique et de la pureté morale. Vendu par ses frères, chéri par son père Jacob, souverain en Égypte, il y file le parfait amour avec Zoleykhâ, qui avait d'abord tenté en vain de le séduire (Voir note 35 de l'Introduction).

7. Voir note 44 de l'Introduction *(supra)* sur la *Roseraie* (*Golestân*) de Sa'di.

8. Le paravent, le voile, l'écran — en persan : *pardé* (anglo-indien *purdah*) — est l'éternelle référence à la face cachée des choses : *posht-e pardé* (derrière le paravent; sous le voile).

9. Allusion au Déluge biblique. Le mot *tufân* (notre « typhon ») vient du chinois *t'ai-fung* (grand vent), par le portugais *tufão* et l'italien *tifone*.

10. Sincérité, humilité, foi de Hâfez, à mes yeux incontestables.

11. Comment ne pas penser au vers célèbre de Victor Hugo :
« Cette faucille d'or dans le champ des étoiles » ?

12. Jésus, fils de Marie, n'est certes pas le fils de Dieu, mais le Coran (IV, 171) reconnaît en lui le Messie (*masîh*, de l'araméen *meshikhâ* équivalent sémitique du grec *khristos* / « Christ », litt. « l'oint (du Seigneur) ». Il n'est pas mort sur la croix, mais *« Dieu l'a élevé vers Lui »* (IV, 156).

13. Dans chacun des Sept Cieux, il y a un astre et un prophète : le soleil et Jésus sont tous deux dans le quatrième. Déjà, de même dans l'Avesta, le soleil emprunte une part de sa clarté à celle que perd, en mentant, le roi Jamshid.

14. L'astre est traité de « voleur nocturne » *(shab-dozd)* et de « filou » *('ayyâr)* : c'était le nom d'une confrérie de voleurs gentilshommes.

15. La leçon *zohd-e riyâ* est préférable à la version *zohd-o riyâ* du texte. L'expression « robe de bure » s'applique à l'hypocrite « froc de laine » du faux dévot.

16. Ce *ghazal*, avec son thème d'apparition nocturne, a de nombreux prototypes chez les poètes antérieurs — tels que Sanâ'i ou Anvari (XIIe siècle), Attâr (XII-XIIIe siècles), Erâqi (XIIIe siècle) ou Khâju (XIVe siècle) : mêmes idées, mêmes rimes en *-ast*, même rythme parfois. De forme impeccable, c'est sans doute l'œuvre de la maturité de Hâfez; par contre, le poète aurait

écrit dans sa jeunesse le *ghazal* suivant du *divân* (n. 27 de l'édition Qazvini-Ghani), qui reprend, avec moins d'élégance, le même sujet et, en partie, les mêmes rimes. Il s'agit ici, en tout cas, d'un cas typique, où il paraît difficile de ne pas mettre le visiteur au masculin — qu'à la lettre ce ne soit qu'un éphèbe ivre, ou qu'on y voie plutôt une Visitation symbolique. C'est, du reste, ce qu'ont déjà fait d'autres traducteurs (Guy et Avery).

17. *Narges* (« narcisse ») s'applique pour Hâfez, aux yeux de l'objet aimé. *Afsus*, qui exprime aujourd'hui seulement le « regret », a parfois gardé, chez Hâfez, son autre sens de « raillerie ».

18. Dans ce *ghazal*, du reste cité par Mohammad Mo'in (p. 529 du *Mazdayasnâ va ta'sir-e ân dar adabiyyât-e pârsi* (« L'influence du mazdéisme sur la littérature persane »). Tehrân, 1326/1948, 623 p. (en persan) + 36 p. d'introduction par Henry Corbin (en français), l'intention mystique ne serait pas douteuse? Pour les Soufis, le vocabulaire serait à double ou triple sens (Mô'in, p. 265-283 et p. 506) : *meykade*, « taverne » et « temple » (du feu) — ermitage ou couvent; *deyr*, « couvent (mazdéen ou chrétien) »; *sharâb*, *mey*, « vin » (mystique); *mogh-batche*, « échanson » et « fils de Mage (ou de Chrétien) ». Mais Hâfez ne se sert pas « mécaniquement » des mots, comme d'un code convenu; il les arrange à sa guise et leur fait dire ce qu'il veut. Ses expressions importent plus que son lexique.

19. *Sajjâde* : « tapis de prière ».

20. *Afsus* : voir note 17.

21. *Shirin-pesarân* (« jolis garçons ») est dans tous les anciens manuscrits. La version *shirin-dahanân* (« jolies bouches ») est moderne et ne correspond, d'ailleurs, pas au texte, puisqu'il s'agit du « jeune Mage échanson ».

22. Pour la justification de ce titre insolite, voir *supra* mon « Introduction » (p. 30). Ce poème est l'une des trois exceptions admises par Lescot (p. 96), de ceux « *qui semblent être, d'un bout à l'autre, d'inspiration soufie* ». Mô'in (p. 496 et 535) et Corbin (p. 11, 12, 33) y voient, à juste titre, un « *récit d'initiation* » en présence du Grand-Maître ou « *Prieur des Mages* ». C'est la « *quête du Graal dans les arcanes du cœur de l'Homme parfait* » (Corbin).

23. *Jâm-e Jam* : « le Graal » (litt. « la coupe de Jamshid »).

24. *Pir-e Moghân* : « *le prieur des Mages* », le Grand-Maître; c'est « *L'Homme parfait* » (Corbin).

25. Pour le Graal, tantôt « voyant » et tantôt « montrant » le monde, voir Corbin.

26. C'est-à-dire la « coupole du ciel ».

27. *'Aql* : variante préférable au *Khish* de l'édition Qazvini-Ghami. Il s'agit, en effet, d'opposer l'intuition du cœur à la Raison, de même que les vrais miracles de Moïse (le bâton-serpent, la main blanche) éclipsent les jongleries du magicien samaritain de la tradition islamique (*Coran*, XX, 20 et XXVI, 31).

28. Allusion au martyre d'Al-Hallâj, « crucifié » à Bagdâd le 26 mars 922, « *porte-rançon de l'Islâm* » pour Louis Massignon (voir la 2e édition de sa thèse, Gallimard, 4 vol., 1975).

29. Littéralement : « *Hâfez se plaignait de son cœur en démence* ». Or, on enchaînait les fous. A la question indiscrète du poète sur les buts de la Création, le Prieur des Mages répond donc ironiquement, par un détour, pour ne pas satisfaire sa curiosité.

30. Voilà encore, sûrement, un poème mystique.

31. La *dernière* étape.

32. Ce trésor est, peut-être, le Coran. L'expression *Rûh-e Amin* est le surnom de l'Archange Gabriel.

33. La « caravane » et le « feu » des nomades vont ensemble. Le soupir, marque de sincérité, brûlera l'hypocrite « manteau de laine » du faux dévot.

Table

Introduction
11 *Un mathématicien poète*
22 *La langue du mystère*

37 Quatrains d'Omar Khayyâm
125 Ballades de Hâfez

159 *Notes*